



AUTOCHTONES

CAPTER L'ESPOIR



ZOOM CAMELOT

Annie Rainville

DE MAFALDA

AU PETIT PRINCE

# L'ITINÉRAIRE

Volume XX, n° 2  
Montréal, 15 janvier 2013  
[www.itineraire.ca](http://www.itineraire.ca)

3\$

Manon Barbeau  
**TRANSMETTRE  
LA PAROLE**

# MONTREAL:

## SANS AUTOS, ÇA MARCHE.



**CBL**  
Animer **Montréal** **101,5**

La radio qui donne des idées



**MICHAEL APPLEBAUM**  
Maire de Montréal

# Les sans abri ont besoin de nous.

Depuis déjà trop longtemps, l'impact et les conséquences de l'itinérance sont particulièrement aigus dans la métropole. Les coûts croissants des logements rendent de plus en plus difficile l'accès à un toit aux personnes appauvries. La présence dans la rue et dans les refuges de nombreuses personnes en situation de détresse nous rappelle quotidiennement que nous devons les aider afin qu'elles puissent retrouver leur dignité en jouant un rôle à leur mesure dans notre communauté.

C'est pourquoi Montréal a besoin plus que jamais de la Stratégie de partenariats de lutte contre l'itinérance (SPLI). Ce programme de financement fédéral, unanimement apprécié, alloue 7,8 M \$ par année pour réaliser des projets immobiliers et offrir des services aux personnes sans abri à Montréal. En fait, nous aurions besoin de beaucoup plus. Malgré le dévouement et la créativité de nombreux organismes communautaires qui font un travail remarquable sur le terrain, l'état des personnes en situation

d'itinérance continue de s'aggraver à Montréal.

Grâce à la SPLI, une cinquantaine d'organismes communautaires peuvent rejoindre plus de 25 000 personnes itinérantes chaque année. Je n'ose imaginer les conséquences de la disparition d'un tel financement sur la situation déjà très fragile de personnes dont les besoins sont criants et nous interpellent tous.

Au nom de tous les Montréalais et Montréalaises, je m'engage fermement à exiger du gouvernement fédéral qu'il renouvelle et bonifie la SPLI dans son prochain budget. L'itinérance détruit des personnes vulnérables et affaiblit la collectivité. Les organismes communautaires de Montréal, et en particulier ceux de l'arrondissement de Ville-Marie, doivent pouvoir compter sur un financement accru afin de poursuivre leur travail auprès des plus démunis de notre société.

## UN REER ORDINAIRE



## LE REER DU FONDS



**30% D'ÉCONOMIES  
D'IMPÔT DE PLUS  
QU'AVEC UN REER  
ORDINAIRE**

UN REER DE 1000 \$



Économies  
d'impôt avec un  
REER ordinaire



Économies  
d'impôt avec le  
REER du Fonds

\*Basé sur un taux marginal moyen de 38%

FAITES LE CALCUL AU  
[plus30pourcent.com](http://plus30pourcent.com)



**FONDS**  
de solidarité FTQ

Ce placement est effectué au moyen d'un prospectus qui contient des informations détaillées importantes au sujet des actions du Fonds de solidarité FTQ. On peut se procurer un exemplaire du prospectus aux bureaux du Fonds ou sur son site Internet. Il est recommandé aux investisseurs de lire le prospectus avant de prendre une décision d'investissement.



# CIToyENS

HIER  
AUJOURD'HUI  
DEMAIN

Faites la rencontre d'hommes et de femmes qui, par leur engagement citoyen, ont marqué l'histoire sociale de Montréal et du quartier Centre-Sud. Découvrez des personnes qui ont contribué au mieux-être collectif et faites connaissance avec des citoyens impliqués dans la société d'aujourd'hui.

**L'EXPOSITION SE POURSUIT JUSQU'AU 24 FÉVRIER 2013.**

**ÉCOMUSÉE**  
DU FIER MONDE

2050, rue Amherst  
Berri-UQAM  
514 528-8444  
ecomusee.qc.ca

L'ITINÉRAIRE

Ville-Marie  
Montréal

ENTENTE SUR LE DÉVELOPPEMENT CULTUREL DE MONTRÉAL

Montréal

Culture,  
Communications et  
Condition féminine

Québec

Illustrations : Jacquie Jeanes

# Annie Rainville

## DE MAFALDA AU PETIT PRINCE



ARNAUD BARBET

Élégante et coiffée d'un bérêt gris en flanelle, Annie Rainville apparaît dans la salle de rédaction. Elle ne fait pas de politique, mais cumule plusieurs mandats à *L'itinéraire*. Partagée entre son poste à la distribution et la vente du magazine, elle trouve quand même le temps d'offrir de petites gourmandises faites maison pendant les heures de bureau. La démarche assurée, elle m'interpelle : «Ah, c'est donc toi, celui qui ne mange jamais mes biscuits, qui va écrire mon histoire!» avec son humour quelque peu grinçant mais sympathique.

Installée confortablement à la table d'un petit café, elle semble finalement fébrile. Un moment d'observation, une minute de questionnement et la voilà prête à se livrer. Fille unique d'une famille équilibrée, comme elle la qualifie, elle se remémore ses moments de joie, cette adolescence insouciante passée à Ste-Agathe dans les Laurentides. Ses amis la surnommaient Mafalda, selon le personnage du dessinateur Quino. À la fois espiègle, lucide et enjouée, Mafalda est restée tatouée dans son cœur et sur son bras gauche. Annie, elle, s'en est allée.

À 18 ans, elle s'installe à Montréal. Elle devient psycho-éducatrice après un parcours universitaire et professionnel chaotique. «Une quête inachevée», avoue-t-elle. Un métier qu'elle aime, mais qui lui semble difficile sur le plan émotionnel. À 24 ans, elle se marie. «Une épreuve dès le premier jour et ça a duré dix ans! J'ai subi l'emprise psychologique de mon mari, c'était épuisant», assure-t-elle. Un premier silence, lourd, pesant. De cette relation d'amour difficile est né son petit prince, Aïdan. «Petit feu», en celte.

Alors qu'il avait trois ans, le couple se sépare. «J'avais toujours l'impression de marcher sur des œufs, de ne jamais être à la hauteur des espérances de mon mari. Une fois séparée, je me suis reposée», explique-t-elle. Du repos à la dépression, il n'y a qu'un pas. La sienne a duré six longues années. Repliée sur elle-même, effrayée par le jugement des autres, elle s'enfoncé malgré le soutien, jusqu'à présent indéfectible, de sa mère. Chaque souffle de vie est dédié à son fils, «Petit feu», qu'elle ne voit que trop peu. Elle me raconte combien il est incandescent, vif, étincelant, changeant et de quelle manière il réchauffe son cœur.

### LA VIE NE RÉSERVE QUE DU BON

Il y a quelques mois, la vie la sollicite. Annie trouve un emploi à *L'itinéraire* et brise son isolement. Affectée à la distribution des magazines depuis quelques mois, elle désire en faire plus pour ce journal «qui fait du bien», dit-elle. La voilà sur la rue Pie-IX à l'angle de la rue Ontario. Heureuse d'apprendre le métier de camelot, elle estime que ce travail lui donne beaucoup plus que ce qu'elle a demandé. «J'ai retrouvé une confiance en moi que j'avais complètement perdue. Être camelot, c'est aller vers les gens, leur parler, des gestes qui étaient encore impensables pour moi il y a quelques mois!», m'explique-t-elle, avec ce grand sourire qui ne l'a quasiment pas quittée depuis le début de l'entrevue.

Néanmoins, elle sait qu'en ce début d'année, elle devra mener un nouveau combat. Elle est prête à se battre pour voir son fils plus souvent. «Je sais que la vie me réserve quelque chose de bon, que mon fils va me revenir», dit-elle, le regard mêlé d'espoir et de crainte. Elle estime le rôle du papa d'Aïdan, et revendique avec douceur l'importance pour son petit prince d'avoir la présence de sa mère à ses côtés. En attendant, le Petit Prince a rejoint Mafalda sur le bras d'Annie. Un bon présage pour cette femme qui voit aujourd'hui la vie comme un moment de poésie. ●

PHOTOS: OLIVIER LAUZON



# SOMMAIRE

## ZOOM CAMELOT P5

ANNIE RAINVILLE – DE MAFALDA AU PETIT PRINCE

## DOSSIER SPÉCIAL P8

AUTOCHTONES – CAPTER L'ESPOIR

## ACTUALITÉ & CULTURE P15

LIRE POUR RÊVER MIEUX

## GRANDE ENTREVUE P18

MANON BARBEAU – TRANSMETTRE LA PAROLE

## DÉVELOPPEMENT SOCIAL P24

ITINÉRANCE AUTOCHTONE –  
DES BANCS DE PARC AUX BANCS D'ÉCOLE

INFO RAPSIM: LA TOUR DES CANADIENS P27

## LES COULISSES DE L'ITINÉRAIRE P41

CHRONIQUE DE RUE:  
SORTIR GUÉRI DE MON HÔPITAL ÉMOTIF

Le magazine *L'itinéraire* a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, *L'itinéraire* est vendu régulièrement dans la rue. Cette publication est produite et rédigée par des journalistes professionnels et une cinquantaine de personnes vivant ou ayant connu l'itinérance, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sociale et professionnelle.

# L'ITINÉRAIRE

## LES CAMELOTS SONT DES TRAVAILLEURS AUTONOMES. 50% DU PRIX DE VENTE DU MAGAZINE LEUR REVIENT.

La direction de *L'itinéraire* tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour *L'itinéraire*. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Sylvie Gamache, directrice générale adjointe par courriel à [sylvie.gamache@itineraire.ca](mailto:sylvie.gamache@itineraire.ca) ou par téléphone au 514 597-0238 poste 222.

Convention de la poste publication No 40910015, No d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire *L'itinéraire*, 2103, Ste-Catherine Est, Montréal (Québec) H2K 2H9

### RÉDACTION ET ADMINISTRATION

2103, Ste-Catherine Est  
Montréal (Qc) H2K 2H9

### LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE

2101, rue Ste-Catherine Est

TÉLÉPHONE : 514 597-0238  
TÉLÉCOPIEUR : 514 597-1544  
SITE : WWW.ITINERAIRE.CA

### LE MAGAZINE L'ITINÉRAIRE

Éditeur : Serge Lareault  
Rédacteur en chef : Jérôme Savary  
Superviseure de la rédaction : Marie-Lise Rousseau  
Adjointe à la rédaction : Soraya Elbekkali  
Commis à la rédaction : Josée Louise Tremblay  
Stagiaires à la rédaction : Vanessa Hébert et Anne-Michèle C.-Vermette  
Coordonnatrice à la conception visuelle : Catherine Joannette  
Stagiaire en infographie : Morgane Morel  
Photo de la une : Anne Marie Piette  
Révision : Hélène Fillion, Hélène Pâquet, Sophie Desjardins, Louise-Marie Dion, Catherine Flintoff, Nadine Boccalini et Marie-Françoise Lalonde  
Révision des épreuves: Michèle Deteix, Christine Roy et Anaïs Geoffron  
Design et infographie du site Internet : Vortex solution

### CONSEILLÈRES PUBLICITAIRES

Renée Larivière : 514 461-7119  
[renee.lariviere@itineraire.ca](mailto:renee.lariviere@itineraire.ca)  
Josée Poirier : 514 273-5002  
[josee.poirier@itineraire.ca](mailto:josee.poirier@itineraire.ca)

### LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Stephan Morency  
Vice-présidente : Catherine Isabelle  
Trésorier : François Rousseau-Clair  
Secrétaire : Gabriel Bissonnette  
Conseiller, directeur général : Serge Lareault  
Représentant des camelots : Jean-Marie Tison  
Conseiller : Claude Lyrette, Jean-Guy Deslauriers, Micheline Rioux Lemieux et Yvon Brousseau

### L'ADMINISTRATION

Directeur général : Serge Lareault  
Directrice générale adjointe : Sylvie Gamache  
Technicienne comptable : Duffay Romano  
Adjoint aux communications et financement : Shawn Bourdages  
Adjointe aux communications, publicités et relations de presse : Fanny Geoffron  
Adjointe aux communications et partenariats : Maude Bouchard

### GESTION DE L'IMPRESSON

Edition sur mesure - TVA Publications  
514 848-7000  
Directrice du développement des affaires : Patricia Dionne poste 5831  
Coordonnatrice de production : Audrey Messier-M. poste 2249

### IMPRIMEUR: IMPRIMERIE SOLISCO

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP), Volet aide aux éditeurs et Volet Innovation, du ministère du Patrimoine Canadien pour nos activités d'édition et de projets internet.

Canada

ISSN-1481-3572  
n° de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE:



International  
Network of  
Street Papers



L'ŒUVRE  
LÉGER

Pour le dignité humaine  
au Québec et dans le monde



QUÉBECOR

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de *L'itinéraire* en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

ABONNEZ-VOUS AU [WWW.ITINERAIRE.CA](http://WWW.ITINERAIRE.CA)  
ou par téléphone au 514 597-0238 poste 231



JÉRÔME SAVARY

Rédacteur en chef  
jerome.savary@itineraire.ca

# LES AUTOCHTONES NE SONT PAS CONDAMNÉS D'AVANCE

**Au moment d'écrire ces lignes, la chef de la communauté crie d'Attawapiskat, Theresa Spence, a entrepris une grève de la faim depuis plusieurs jours afin d'attirer l'attention de Stephen Harper sur les conditions de vie inhumaines subies par les membres de sa communauté. Ceci n'est malheureusement pas étonnant, quand on sait que les Autochtones sont la dernière des préoccupations du premier ministre du Canada.**

Ilya un an, la communauté d'Attawapiskat, située sur la côte ouest de la Baie James, en Ontario, était aux prises avec une grave pénurie de logements. Parmi les quelque 2000 résidants, des dizaines de personnes devaient dormir dans des tentes, des cabanes en bois non isolées et des roulottes de chantier abandonnées, sans eau potable ni électricité. De cela, le gouvernement fédéral n'en a cure.

En consacrant notre une à Manon Barbeau, cofondatrice du Wapikoni mobile, nous souhaitons maintenir l'espoir, à notre façon, que les jeunes des Premières Nations et les jeunes Inuits ne sont pas tous condamnés d'avance à vivre des vies indignes de celle d'un être humain. Grâce à la vidéo, le projet Wapikoni mobile permet à des jeunes de nombreuses communautés de partager leur regard unique sur le monde. Ce faisant, Mme Barbeau donne une voix à des sans-voix.

Également dans ce numéro de *L'itinéraire*, nous vous avons préparé un dossier sur le monde autochtone qui vous permettra de découvrir des hommes, des femmes et des projets représentant autant de sources d'espoir. Qu'il s'agisse de la première femme élue au poste de Grand Chef de la nation Attikamek, du premier chirurgien autochtone au Québec parti

marcher à la rencontre des jeunes des Premières Nations, ou d'une jeune auteure symbolisant la relève littéraire autochtone, chacun d'eux nous rappelle que le monde autochtone est également dynamique et déterminé à réussir.

Cependant, nous ne pouvons passer sous silence le fait que les communautés des Premières Nations et inuits continuent de présenter des réalités sociales plus tristes les unes que les autres. La situation des enfants, qui représentent le futur des Premières Nations et des Inuits, est très préoccupante. En effet, les petits Autochtones ont cinq fois plus de chances d'être pris en charge par la protection de la jeunesse que les petits non Autochtones. En 2008, le quotidien *La Presse* indiquait qu'il y avait ainsi 1400 enfants autochtones placés annuellement dans les régions du Québec.

La situation sociale et familiale des Autochtones dans les réserves et dans les villes n'est guère reluisante. L'espoir dans tout ça? À Val-D'Or, en Abitibi, où vivent de nombreux Autochtones issus des communautés algonquines et cries, la clinique Minowé apporte un peu d'espoir. Mise sur pied par un effort conjoint du Centre de santé et

de services sociaux de la Vallée-de-l'Or, du Centre jeunesse de l'Abitibi-Témiscamingue et du Centre d'amitié autochtone de Val-d'Or, la clinique Minowé offre aux femmes autochtones qui sont enceintes et aux enfants de moins de cinq ans les services d'une infirmière et d'un travailleur social dans un milieu culturellement adapté, sans discrimination raciale. Désormais, quand un enfant a un problème majeur, le Centre jeunesse passe par l'intermédiaire du Centre d'amitié, qui permet aux familles de participer davantage à un processus de changement positif concernant leur enfant. En s'adressant à la clinique Minowé, plusieurs familles autochtones de Val-d'Or ont pu éviter une intervention des services de protection de l'enfance, selon ce qu'on peut lire dans le rapport du Conseil canadien de la santé rendu public le 11 décembre dernier.\*

Au-delà de cette initiative isolée, le gouvernement du Québec semble adopter une nouvelle attitude envers les représentants des Premières Nations, la première ministre du Québec souhaitant établir des relations plus égalitaires avec eux. Espérons que cette attitude empreinte d'ouverture et de respect influencera celle de Stephen Harper. Le sort de la communauté crie d'Attawapiskat et de sa chef Theresa Spence en dépend. ●

\* [www.conseilcanadiendelasante.ca/tree/Aboriginal\\_Report\\_2012\\_FR\\_final.pdf](http://www.conseilcanadiendelasante.ca/tree/Aboriginal_Report_2012_FR_final.pdf)

Fondé par Santé Canada, le Conseil canadien de la santé est un organisme autonome, à but non lucratif.

# Kébec

## Les 11 nations

- Abénaquis
- Algonquins
- Attikameks
- Cris
- Hurons-Wendats
- ◇ Innus (Montagnais)
- Malécites
- Micmacs
- Mohawks
- Naskapis
- Inuits



Avec dix nations amérindiennes, une nation inuit et des communautés dispersées entre les réserves et les villes, la réalité des Autochtones du Québec est complexe. Leur réalité économique, elle, se résume plus simplement : la pauvreté. Mais plutôt que d'énumérer de sombres statistiques détaillant le sort peu enviable des Autochtones, nous avons choisi de vous présenter des hommes et des femmes inspirants, qui représentent l'espoir de plusieurs communautés. Des projets constructifs, également, vous feront voir ce monde éloigné sous un jour positif. *L'itinéraire* salue ces initiatives.

## Eva Ottawa, pour l'unité

SORAYA ELBEKKALI

**Le 13 septembre 2006 est gravé dans la mémoire des femmes attikameks. Il s'agit du jour où a été élue la première femme au poste de Grand Chef de la nation attikamek. Eva Ottawa a non seulement remporté une importante majorité des voix (75 %), mais elle a du même coup ravi le titre de première femme à occuper cette fonction dans toute l'histoire des Premières Nations du Québec et du Labrador. Six ans plus tard, la jeune mère de famille a prouvé par son leadership et sa ténacité qu'elle était à sa place. Rencontre avec une figure inspirante pour toutes les femmes, qu'elles soient autochtones ou non-autochtones.**

La voix d'Eva Ottawa est posée et calme, en ce lundi matin du mois de décembre, alors que *L'itinéraire* réussit enfin à la joindre par téléphone. La politicienne est grandement occupée car sa nation en crise est divisée. La semaine précédant l'entretien, elle assistait à une assemblée générale spéciale à Manawan, sa communauté d'origine. On y discutait des rôles de chacun des élus locaux des trois conseils de bande (Manawan, Obedjiwan et Wemotaci) dans la poursuite des négociations avec le gouvernement. Le Conseil de la nation Attikamek (CNA), duquel Eva Ottawa est à la tête, a pour mission de représenter l'ensemble de la nation à l'échelle régionale, nationale et internationale, et de faire la promotion des droits et des intérêts des Attikameks sur les plans social, économique et culturel. Certains élus négocient en remettant en question le rôle du CNA. La grande chef a lancé, de nouveau, un appel à l'unité.

Cette unité est essentielle pour qu'Eva Ottawa puisse atteindre le but qu'elle s'est fixée pendant son mandat : terminer les négociations (voir encadré) avec les deux paliers de gouvernement. Il s'agit d'un défi important compte tenu du fait que la nation attikamek tente d'obtenir une entente avec le gouvernement québécois depuis plus de 30 ans. «Ma rencontre avec le nouveau gouvernement de Pauline Marois me laisse confiante. Il y a une belle ouverture. Ce gouvernement veut prioriser les négociations, on est sur la bonne voie», explique-t-elle.

Au niveau du gouvernement fédéral, l'enthousiasme est-il partagé? «C'est un peu plus dur, avoue-t-elle, avec un léger rire. Il y a eu beaucoup de coupures de services, notamment en santé.» Mais lors de la rencontre avec la première ministre québécoise, début décembre, celle-ci lui a assuré son appui auprès du gouvernement fédéral. «Elle a dit que son gouvernement allait intervenir auprès du gouvernement fédéral afin que la négociation territoriale globale soit plus efficace. Madame Marois a également ajouté qu'elle superviserait

personnellement le processus, en maintenant un lien étroit avec la grande chef de la nation attikamek», peut-on lire sur le site Internet du spécialiste de la gouvernance autochtone, Éric Cardinal.

Au niveau interne, Eva Ottawa tente d'impliquer le plus de gens possible de la nation dans les différents processus politiques. «Les gens répondent à l'appel», confie-t-elle. Jeunes, vieux, hommes et femmes, Eva croit qu'il faut que tous mettent la main à la pâte. Une forte majorité des 6 000 Attikameks ont moins de 30 ans. Eva Ottawa a le désir d'intéresser ces jeunes et les outils pour le faire. Elle a entrepris des études en sociologie à l'Université Laval pour développer des plans d'action permettant de réduire les problèmes liés notamment au suicide, à la drogue et au décrochage scolaire. Plus tard, lors de sa participation à une commission sur la constitution attikamek, qu'elle trouve ardue, de son propre aveu, elle se rend compte qu'un bagage en droit lui faciliterait la tâche pour comprendre les concepts juridiques et les termes techniques contenus dans ce document. Elle entreprend alors un deuxième baccalauréat dans ce domaine.

Rassembleuse, battante, infatigable, Eva Ottawa est à l'image de sa nation. Peut-être, notamment grâce à elle, les Attikameks verront-ils enfin l'ensemble de leurs droits reconnus. ►

## Revendiquons!

Les revendications des autochtones ont généralement trois objectifs : obtenir plus d'autonomie, obtenir de plus grands territoires et sauvegarder leur identité et leur culture. En 1973, le Canada a identifié deux grandes formes de revendications : les revendications territoriales globales et les revendications particulières.

Les revendications territoriales sont fondées sur le principe du maintien des droits et des titres autochtones qui n'ont pas été couverts dans les traités ou autres actes juridiques. Il s'agit donc de déterminer de façon claire, pour tous les Canadiens, à l'aide de traités modernes, le droit sur les terres et les ressources.

Les revendications globales se rapportent à des traités historiques et à la façon dont le gouvernement a géré les fonds et autres biens des Premières Nations, en respect ou non avec les dispositions de ces traités. Généralement, ces revendications se font au niveau fédéral, les gouvernements des provinces étant rarement touchés.



» EVA OTTAWA LORS DE LA REMISE DE LA MÉDAILLE DU JUBILÉ DE LA REINE ÉLIZABETH II À RIDEAU HALL, LE 15 NOVEMBRE 2012, EN PRÉSENCE DE L'HONORABLE CÉLINE HERVIEUX-PAYETTE ET DU DIPLOMATE RAYMOND CHRÉTIEN.

# Innu Meshkenu Pour l'amour et la vie

FRANCIS HALIN

**En 2007, une dépression majeure incite Stanley Vollant à marcher. «Marcher, c'est une thérapie pour moi. C'est aussi fort que de prendre des antidépresseurs», lance celui qui a été le premier chirurgien autochtone au Québec. L'homme veut sentir les caresses du soleil et du vent sur ses joues. Aujourd'hui, sa marche de 5 000 km s'appelle Innu Meshkenu. Elle invite les jeunes à rêver, à préserver leur santé mentale, physique et spirituelle, à se réapproprier la connaissance des aînés et à rebâtir des ponts entre les communautés autochtone et non-autochtone. Récit d'un être libre.**

Stanley Vollant a vu neiger. Mais aujourd'hui, sa quête l'enthousiasme. «Quand on marche, on voit les arbres un à un. On peut même les identifier. La marche permet d'être en fusion avec la nature», insiste-t-il. Pour lui,

sa démarche est l'élément le plus important de son pèlerinage. Il déplore que plusieurs itinérants autochtones de Montréal soient pauvres matériellement et spirituellement. Il regrette que leur marche soit sans but.

Plusieurs itinérants autochtones sont malheureusement pauvres matériellement et spirituellement. La marche qu'ils font est une marche sans but.

-Stanley Vollant

Selon lui, la société est en partie responsable de ce mal. Elle en demande trop. L'individualisme, le matérialisme et le culte de la performance créent des gens déprimés et psychotiques. Certaines banlieues ont l'esprit communautaire,

mais d'autres sont devenues des usines à robots voués à produire et à performer. «Les gens se demandent pourquoi il y a autant de maladies mentales. Je crois que c'est parce que la société est complètement *crackpot*! On s'éloigne trop du cœur et de nos racines que sont la nature et la terre», résume-t-il.

### LANGAGE DE LA FORÊT

Selon lui, les Premières Nations doivent renouer avec leurs traditions ancestrales. Généreux, l'homme nous raconte une anecdote personnelle. À 15 ans, il se rend avec son grand-père à la Baie James. À l'époque, la Grande Rivière n'est pas harnachée. La pêche est miraculeuse. Stanley et son grand-père rencontrent alors un jeune de son âge accompagné lui aussi de son grand-père. Malheureusement, le jeune

innu Stanley est incapable d'échanger avec l'autre jeune d'origine cri, car ils ne parlent pas la même langue. Pourtant, les aînés, eux, se mettent à parler abondamment dans une langue qui lui est inconnue, «le langage de la forêt», un dialecte millénaire. Soulignons que selon l'UNESCO, si rien n'est fait, la moitié des 6000 langues parlées aujourd'hui disparaîtront.

Lorsqu'il marche comme lorsqu'il travaille, Stanley Vollant veut non seulement valoriser la culture oubliée des Premières Nations, mais remettre les pendules à l'heure. Selon lui, il faut à tout prix savoir qu'il y a au Canada 55 nations autochtones, dont 11 au Québec. Il est donc impossible de parler d'une seule nation autochtone! «Souvent, on parle des autochtones comme d'une seule nation, d'un seul bloc homogène... c'est

absurde, c'est comme dire aux Européens que les Français ou les Allemands, c'est la même affaire que les Grecs. Si on disait ça, c'est sûr que la chicane pognerait», d'ajouter le coloré chirurgien.

Les gens se demandent pourquoi il y a autant de maladies mentales. C'est parce que la société est complètement *crackpot*.

-Stanley Vollant

### ATTAQUER LES TRADITIONS

À Oujé-Bougoumou, un village de 720 habitants situé à 720 km de Montréal, le conseil de bande a condamné les pratiques spirituelles ancestrales. «Faire brûler de la sauge, du cèdre ou du tabac est formellement interdit sur le territoire maintenant. C'est considéré comme de la sorcellerie parce que les pentecôtistes ont pris possession du conseil de bande», confie-t-il, la voix chevrotante. La préservation des traditions des Premières Nations est loin d'être acquise. ●



PHOTO : COURTOISIE INNU MESHKENU

«JE ME SUIS PERDU DANS MA VIE, MAIS JAMAIS GÉOGRAPHIQUEMENT.»  
- STANLEY VOLLANT, PREMIER CHIRURGIEN AUTOCHTONE AU QUÉBEC

# Un outil ludique de rapprochement culturel

SORAYA ELBEKKALI

**Dave Laveau fait partie de la nation huronne-wendat de Wendake, près de Québec. Directeur général de Tourisme Autochtone Québec depuis plus de deux ans, il est conscient d'être un nouveau venu au sein d'une pratique vieille de plusieurs siècles. «Les Autochtones sont un des premiers peuples à avoir fait du tourisme en gardant en vie leur culture, en assumant leur identité, en se démarquant et en partageant tout ça avec les nations voisines», explique-t-il. Depuis lors, le tourisme autochtone a su se développer, loin du folklore, jusqu'à devenir aujourd'hui un outil puissant de rapprochement culturel.**

Autochtone n'est pas synonyme de traditions ancestrales. Pour certains des entrepreneurs chapeautés par l'organisme, le tourisme a un visage résolument «moderne»! Par exemple, certains touristes visitant la communauté très urbaine d'Essipit, près des Escoumins, peuvent être surpris du peu de mise en valeur de la culture autochtone, avance Dave Laveau.

Les Québécois représentaient 58% de l'achalandage touristique en 2010.

Une donnée encourageante, inimaginable il y a dix ans, qui laisse à croire qu'il y a une curiosité accrue et une plus grande ouverture des Québécois envers les peuples autochtones.

«C'est une communauté touristiquement très en santé. On y retrouve des pourvoiries, des condos et chalets magnifiques, et on peut y faire de l'observation de baleines. Leur tourisme représente bien le mode de vie de la communauté Essipit en 2012.»

Le tourisme a aujourd'hui autant de visages qu'il existe de façons différentes de vivre dans les 55 communautés autochtones présentes sur le territoire québécois. Le mot d'ordre de l'organisme que préside Dave Laveau pourrait être authenticité. «Comme dans toute industrie, il peut y avoir la tentation de vouloir d'abord répondre à la demande. Mais pour éviter de tomber dans une

folklorisation du patrimoine autochtone, nous exigeons de chaque entrepreneur que son produit reflète réellement la vie de sa communauté. La règle d'or, c'est d'être soi-même», précise Dave Laveau. Pour d'autres communautés semi-éloignées ou éloignées, la chasse et la trappe n'ont rien de folklorique puisqu'elles font encore partie de leur mode de vie.

Et l'offre séduit. Européens, Américains et Québécois profitent des services offerts par les 154 entreprises que regroupent Tourisme Autochtone Québec. Le secteur est en pleine expansion. «On a plus de demande que d'offre», précise Dave Laveau, et les Québécois sont de plus

en plus nombreux à répondre à l'appel. Ils représentaient en 2010, 58% de l'achalandage touristique des entreprises autochtones. Une donnée encourageante, inimaginable il y a dix ans, qui laisse à croire qu'il y a une curiosité accrue et une plus grande ouverture des Québécois envers les peuples autochtones.

Pour Dave Laveau, le tourisme demeure la façon la plus ludique et la plus subtile de s'approcher, d'échanger, de découvrir et de redécouvrir la culture des Premières nations. Il note les retombées financières importantes de ces entreprises dans leurs milieux respectifs (3 000 emplois en 2010 et 169 millions de dollars d'impact économique), mais préfère insister sur les retombées sociales, plus difficilement quantifiables. «Dans l'expression "activité socio-économique" l'ordre des deux mots est très important, souligne-t-il en riant. Sur le terrain, ça permet aux employés des entreprises de se former, de s'intégrer et de partager leur culture». ●



PHOTO : TOURISME AUTOCHTONE QUÉBEC

DAVE LAVEAU EST DIRECTEUR GÉNÉRAL DE TOURISME AUTOCHTONE QUÉBEC.

# La littérature autochtone s'affirme

SOPHIE CHARTIER

**Tirillés entre le désir de conserver leur culture et de la faire découvrir à un plus large public, les écrivains autochtones font souvent face à un dilemme. Vaut-il mieux écrire pour un circuit autochtone plus restreint ou pour le lectorat «blanc»? La relève littéraire des Premières Nations doit souvent composer avec des publics multiples.**

Naomi Fontaine, jeune auteure innue de 25 ans, a fait paraître un premier roman en avril 2011. L'œuvre intitulée *Kuessipan*, qui signifie «À toi» en *innu-aimun*, a été publiée par la maison d'édition montréalaise Mémoire d'encrier. Selon elle, le sentiment de fierté identitaire caractérise le mieux la relève artistique autochtone. «Il y a un grand désir de se présenter comme peuple distinct des Québécois», explique la jeune auteure.

Naomi habite Québec depuis qu'elle a sept ans. Elle a donc connu les réalités de la vie à l'intérieur et à l'extérieur des réserves. Elle a voulu écrire *Kuessipan* pour montrer les facettes positives des peuples autochtones, moins représentées dans les médias. «J'étais dans une optique où j'écrivais pour les Blancs, pour les Québécois, se rappelle Naomi Fontaine. Éventuellement, je me suis rendu compte que c'était peut-être pour moi que j'écrivais ce livre.»

«Pour les auteurs, ça demeure très important d'avoir des lecteurs dans leur propre communauté», affirme Maurizio Gatti, titulaire d'un post-doctorat sur le sujet et auteur des ouvrages *Littérature amérindienne du Québec : écrits de langue française* et *Être écrivain amérindien au Québec : indianité et création littéraire*. «Les auteurs essaient souvent de prendre part à des événements qui ont lieu à la fois dans leur communauté et à Montréal pour faire connaître leurs écrits», ajoute le chercheur.

## UN RÉSEAU EN PARALLÈLE

Le deuxième Salon du livre des Premières Nations, le *Kwahiatonhk!*, a eu lieu en novembre dernier à Wendake, près de Québec. Louis-Karl Picard-Siouï, écrivain wendat, est co-organisateur de l'événement. Selon l'auteur, ardent revendicateur des droits des Premières Nations, le dilemme

devant lequel se trouvent les auteurs autochtones est bien réel. C'est l'une des raisons qui ont mené à la création de ce petit salon du livre en marge du circuit littéraire plus officiel. Les auteurs n'ont que les grands salons et les foires culturelles grand public vers lesquels se tourner, et la présence autochtone y est souvent diluée. À son avis, les auteurs et chercheurs ont besoin d'une plateforme de diffusion centrée sur les œuvres des Premières Nations. Il remarque d'ailleurs que les visiteurs de *Kwahiatonhk!* sont majoritairement québécois. «L'intérêt est timide, mais grandissant», affirme-t-il.

Naomi Fontaine ne voit pas le Salon du livre des Premières Nations comme une façon d'isoler les auteurs amérindiens. «L'événement démontre que la littérature autochtone grandit et qu'elle existe, affirme-t-elle. On peut parler de littérature au sens large, continue l'auteure. Moi, je crois faire partie de la littérature innue.»

Pour Louis-Karl Picard-Siouï, la reconnaissance des auteurs et des artistes autochtones passe par l'éducation. «Dans les cégeps et les universités, les facultés de littérature offrent des nombreux cours sur la littérature française classique, argumente le créateur. Il pourrait y en avoir au moins un sur les œuvres autochtones.» Aussi longtemps que les œuvres littéraires des Premières Nations ne seront pas étudiées, l'art autochtone sera considéré comme marginal. ●

## Quelques œuvres d'auteurs autochtones à découvrir

- *Kuessipan* – à toi, Naomi Fontaine, Mémoire d'encrier, 2011.
- *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, Natasha Kanapé Fontaine, Mémoire d'encrier, 2012.
- *De la paix en jachère*, Louis-Karl Picard-Siouï, Éditions Hannenorak, 2012.
- *Bâtons à message / Tshissinuatshtakana*, Joséphine Bacon, Mémoire d'encrier, 2009.
- *Béante*, Marie-Andrée Gill, Éditions La Peuplade, 2012.
- *Orse bleu*, Virginia Pésémapéo Bordeleau, La Pleine Lune, 2007.



PHOTO : ROBERT DELISLE

MAURIZIO GATTI, TITULAIRE D'UN POST-DOCTORAT SUR LA LITTÉRATURE AUTOCHTONE ET AUTEUR.



PHOTO : ELIAS DJEMIL

LOUIS-KARL PICARD SIOUÏ, AUTEUR

# Jeunesse autochtone

## Au-delà des chiffres, des solutions

MARIE-MICHÈLE SIOUI

**Les statistiques sur les Autochtones laissent souvent transparaître le dur sort réservé aux Premiers Peuples et les conditions de vie difficiles qui prévalent dans certaines des réserves où ils ont été confinés. Mais au-delà des chiffres, il y a des visages, des vies, un héritage et une culture à comprendre. Nous vous présentons trois projets porteurs de solutions pour le futur de ces communautés.**

«Les étudiants entrent ici les yeux au sol, le dos courbé», remarque Julie Vincent, qui dirige un centre d'éducation destiné aux Autochtones âgés de 16 ans et plus. «Après quelques semaines, leurs épaules se redressent, ils sourient; ils sont mieux et on le voit dans leurs yeux.»

L'observation de la directrice du Centre de formation de la main-d'œuvre (CDFM) de Wendake, au nord de Québec, dépeint une réalité qui semble répandue : s'ils apprennent trop souvent à la dure, les Autochtones font preuve d'une grande résilience et tiennent à faire profiter leurs communautés des apprentissages qu'ils acquièrent.

Les données sont là : des enfants de 9 à 12 ans déjà bien initiés à la drogue et l'alcool. La violence qui déchire les communautés, le taux de décrochage effarant... Les chiffres illustrent la

détresse, la pauvreté, la misère. Mais pas la résilience.

Quand elle a ouvert le CDFM, Julie Vincent craignait que son école «vide les réserves». Près de 20 ans plus tard, elle constate que les étudiants qui entrent dans les salles de cours de son institution — qui ont des antécédents de consommation de drogue ou d'alcool, et ont souffert d'abus et de violence dans la majorité des cas — en ressortent quelques temps plus tard «portés par l'espoir». «Ils disent qu'ils veulent retourner dans leur communauté et faire profiter leurs pairs de leurs apprentissages», lance Mme Vincent, visiblement fière du CDFM, qui permet aux étudiants de terminer leurs études secondaires ou de suivre des formations techniques, notamment.

À Val-d'Or, Édith Cloutier dirige un centre d'amitié autochtone. Ce lieu de

rassemblement hors-réserve, dans les villes, est un espace démocratique d'affirmation identitaire des autochtones, imaginé par les Premiers Peuples vers 1950. Du ventre de la maman jusqu'aux années de la retraite, les centres d'amitié — il en existe 122 au Canada — offrent une gamme de services et d'activités, mais surtout de l'entraide et un lieu de connexion culturelle pour les Autochtones des villes. Ici aussi, les enfants débarquent avec un «*pack-sac* très lourd», observe Mme Cloutier. Le centre d'amitié de Val-d'Or a lancé la clinique de soins Minowé il y a deux ans, et celle-ci travaille de pair avec le Centre jeunesse de la région afin de diminuer le nombre de signalements à la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ). «On amène des services culturellement adaptés, note Mme Cloutier. Quand les Autochtones sont les premiers décideurs de leur destin, ça donne inévitablement des résultats pour la communauté dans son ensemble», dit celle dont le Centre emploie environ 60% d'Autochtones.

De son côté, Julie-Christine Cotton, candidate au doctorat en psychoéducation à l'Université de Sherbrooke, s'est d'abord attelée à décrire la consommation de psychotropes des enfants de 9 à 12 ans des communautés innues du Québec. Le constat a été frappant. «Les parents autochtones ont trouvé les résultats inquiétants, honteux même», se rappelle-t-elle. Mais l'étudiante a voulu aller au-delà des chiffres. Elle a adapté un programme de prévention et de développement aux réalités des jeunes Innus, et le ton a changé. «L'accueil est vraiment meilleur depuis qu'on parle de solutions», remarque-t-elle.

La vie n'est pas rose dans les communautés, et la motivation n'est pas toujours au rendez-vous, observe Mme Cotton. Mais l'esprit communautaire est là. Reste à voir si l'impact des gestes de ceux qui redonnent au suivant finira par faire mentir les chiffres. ●





SYLVIE



DIANE

## LIRE POUR RÊVER MIEUX

FRANCIS HALIN

**Au Québec, la moitié de la population active a encore de la difficulté à lire ou à écrire. L'«analphabétisme fonctionnel», la difficulté à utiliser l'information dans la vie quotidienne, frappe toujours de plein fouet. Avec ses témoignages choc, le webdocumentaire *Les maux illisibles*, réalisé par Simon Trépanier, en collaboration avec l'Office national du film du Canada et le quotidien *Le Devoir*, est une œuvre coup de poing.**

14 heures, Villeray. Le *Bistro L'enchanteur* est plein. Sur la banquette, Simon est ravi de me présenter Diane et Sylvie. Leurs liens d'amitié sautent aux yeux. Elles nous parlent de leur contribution au projet et de leur expérience en alphabétisation. Au début, Diane était timide. «J'étais renfermée en dedans, je ne parlais pas», confie-t-elle. Devant moi, elle est pourtant souriante et elle parle... beaucoup! Sylvie m'avoue qu'elle bégayait, mais qu'à force de travailler, elle a regagné confiance en elle. «J'ai appris à m'exprimer», ajoute-t-elle, pimpante d'énergie.

L'école a été conçue par et pour du monde qui vient de milieux favorisés.

- Simon Trépanier, réalisateur du webdocumentaire *Les maux illisibles*

### BESOINS PRIMAIRES

L'école primaire? Sylvie ne l'a pas vraiment fréquentée, car elle était trop tannante. Diane? Elle y est restée une seule journée! Dans les deux cas, on ne les encourageait pas. Mais attention. Le réalisateur rappelle que l'analphabétisme ne touche

pas seulement ceux qui ne sont pas allés à la petite école. De fait, la majorité des analphabètes y sont allés. Le témoignage de Mathieu, dans le film, est éloquent en ce sens. À l'âge de 16 ans, ce dernier a lâché l'école. Et il ne sait toujours pas lire...

«L'école a été conçue par et pour du monde qui vient de milieux favorisés», résume le réalisateur du webdocumentaire avec verve. C'est là qu'interviennent les organismes communautaires en alphabétisation. Ils font le travail que la société n'a pas fait, ou n'a pas voulu faire. La nouvelle famille de Diane, c'est le Centre d'alphabétisation de Villeray, La Jarnigoine. «Quand t'as besoin de parler, ils t'écourent. Ils te donnent des conseils», témoigne-t-elle. Sylvie n'hésite pas à dire que le Groupe d'alphabétisation populaire *Lettre en mains*, dans Rosemont, est sa deuxième maison. Sans cette aide, ni l'une ni l'autre n'aurait pu s'en sortir.

### LA PRISON DES AUTRES

Être analphabète au quotidien, c'est avoir toujours besoin des autres. Or, on ne peut compter sur l'aide des autres uniquement. Diane doit faire l'épicerie avec sa

travailleuse sociale ou avec ses enfants. Avec le temps, une routine s'installe. Elle achète toujours les mêmes produits, car elle a de la difficulté à lire les étiquettes. «Tu te sens comme si tu étais enfermée. Tu te sens fixée, comme si tu portais une bannière avec écrit dessus que t'es rien», déplore Sylvie, excédée.

Être analphabète, c'est aussi se sentir enfermé à l'intérieur de soi-même, être sa propre prison. Même écouter de la musique peut être vécu comme une mauvaise expérience. «C'est très rare que j'écoute de la musique avec un baladeur, car le son me fatigue dans la tête, partage Sylvie. Ça me donne de la rage. Ça vient me chercher, car je n'entends pas ce qu'il y a alentour. Il me manque de quoi». Pour paraphraser le poète Gaston Miron, c'est comme si le délire grêlait dans les espaces de sa tête.

Ces femmes n'ont pas eu la vie facile, mais elles ont aujourd'hui de grands rêves. Diane, celui d'être fleuriste; Sylvie, d'être une scientifique. «Les médias pensent que la sagesse vient des intellectuels, mais la sagesse vient aussi des personnes qui ont pris le temps de se bâtir elles-mêmes», affirme Simon Trépanier. Que dirait alors Sylvie à quelqu'un qui voudrait s'en sortir? «Je lui dirais de mettre son orgueil de côté, de foncer et d'aller dans un organisme d'alphabétisation». ●

PHOTOS : JOANNIE LAFRENIÈRE

# L'ART DE RAYONNER AUX QUATRE COINS DU MONDE

ANNE MICHÈLE C.-VERMETTE



PHOTO : MICHEL PINAULT

**Céline Dion, le Cirque du Soleil, Robert Lepage, Les 7 doigts de la main et La La La Human Steps sont des noms connus partout dans le monde. Depuis les années 1980, les compagnies artistiques québécoises font office d'ambassadeurs à l'étranger grâce à leurs productions culturelles à saveur unique.**

Le besoin d'exporter son art est crucial pour la seule province francophone du Canada. Afin de survivre, les compagnies doivent joindre un plus grand public. «Il est nécessaire d'exporter, puisqu'on est 8 millions d'habitants, dont une part assez mince achète des billets de spectacles», explique Nassib El-Husseini, directeur général de la troupe Les 7 doigts de la main. La compagnie de cirque a d'ailleurs de la difficulté à être présente partout au Québec, puisqu'il manque de salles spécialisées pour les accueillir. Voilà pourquoi elle compense en présentant ses productions à l'extérieur du pays.

Par ailleurs, le Québec possède un statut particulier en raison de sa culture, à cheval entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Et cela suscite un grand intérêt dans

les pays étrangers. «Pour cette raison, nos créations sont vraiment uniques. On porte une signature facilement reconnaissable dans le monde entier», fait valoir Simon Brault, directeur général de l'École nationale de théâtre, président de Culture Montréal et vice-président du Conseil des Arts du Canada.

Les artistes sont souvent les meilleurs ambassadeurs pour nous représenter et pour donner au reste du monde une image concrète de ce que nous sommes; ils ont un rôle très puissant.

- Simon Brault, directeur général de l'École nationale de théâtre, président de Culture Montréal et vice-président du Conseil des Arts du Canada

C'est d'autant plus vrai que les compagnies artistiques québécoises sont habituées à se déplacer, analyse Anne-Laure Mathieu, directrice des

communications chez CINAR, un organisme qui fait la promotion et la commercialisation des arts de la scène du Québec à l'international. «Ça facilite les choses pour les acheteurs étrangers. C'est l'une des raisons pour lesquelles ils ont envie de faire affaire avec nous».

Montréal possède une expertise dans toutes les disciplines artistiques (danse, design, musique, théâtre, cirque, etc.) et est reconnue pour cette diversité. Sa réputation internationale lui assure une place de choix aux yeux des étrangers. «Ce qui est remarquable au Québec est que lorsqu'on présente un spectacle de danse ou de théâtre, du premier au dernier acteur, il y a une homogénéité dans la qualité des performances. À l'inverse, dans bien d'autres pays, il y a un ou deux bons acteurs et plusieurs autres qui sont plus faibles», constate Simon Brault.

IMAGE TIRÉE DU SPECTACLE *LE COMPLEXE DES GENRES*, PRÉSENTÉ LORS DE LA SOIRÉE D'OUVERTURE DE CINARS.

Le cirque est l'une des grandes forces de la production culturelle québécoise. Nassib El-Husseini considère que Montréal possède l'une des meilleures écoles de cirque qui soient. Elle est même la plus importante en Amérique. Des artistes de partout dans le monde viennent étudier à l'École nationale de cirque. Plusieurs d'entre eux sont ainsi intégrés aux troupes québécoises.

Seule ombre au tableau pour les créateurs québécois : les subventions. En 2008, le gouvernement fédéral a procédé à plusieurs compressions dans les subventions pour le domaine artistique. Le gouvernement provincial a compensé en fournissant l'équivalent des montants retranchés. Toutefois, même si les créateurs s'en tirent plutôt bien avec les moyens qu'ils ont, ils estiment qu'il manque encore de fonds, et ce même si leur art, moteur économique puissant, fait briller la province dans le monde entier. «Les artistes sont souvent les meilleurs ambassadeurs pour nous représenter et donner au reste du monde une image concrète de ce que nous sommes; ils ont un rôle très puissant», estime Simon Brault. Anne-Laure Mathieu le confirme en rappelant que la première carte de visite d'une nation est sans contredit sa culture. ●



PHOTO: LIONEL MONTAGNIER

NUMÉRO DE BARRE RUSSE PRÉSENTÉ DANS *SÉQUENCE 8*, CRÉATION DE LA TROUPE LES 7 DOIGTS DE LA MAIN.

## PHILO & VINCE LES HÉROS ORDINAIRES

HELENE FANTONY



Manon Barbeau

# TRANSMETTRE LA PAROLE

TEXTE : MARIE-LISE ROUSSEAU  
PHOTOS : ANNE MARIE PIETTE

Manon Barbeau a commencé sa carrière de cinéaste en prenant elle-même la parole en tant que personne marginalisée. Puis, elle l'a donnée aux exclus en les plaçant devant sa caméra. Depuis 2004, elle a prêté cette même caméra à des centaines de jeunes autochtones du Québec, qui s'en servent pour faire entendre leur voix avec le projet du Wapikoni mobile. Cette passation de la parole s'inscrit dans la suite logique d'un parcours créatif que l'artiste a entièrement consacré à la famille des marginaux.

**En entrant dans le nouveau bureau du Wapikoni mobile, situé dans une ancienne bâtisse industrielle du Mile-Ex, j'aperçois Manon Barbeau, vêtue d'un chandail rouge et d'un pantalon bouffant, debout avec d'autres employés, formant un cercle au milieu du vaste local lumineux. Au menu de cette réunion du début de décembre : le budget de l'organisme pour 2013 et divers suivis relatifs au déroulement des formations et à l'état des roulettes. Lorsque Manon Barbeau vient s'asseoir ensuite dans la salle de réunion pour notre entrevue, elle prend une grande respiration. «C'est une période très occupée de l'année», dit-elle avec une pointe de fatigue dans la voix.**

Abandonnée en bas âge par ses parents, artistes signataires du Refus global – son père est le peintre Marcel Barbeau – Manon Barbeau a été élevée par sa tante et son oncle, ce qui était rare à l'époque. «Il m'est resté ce sentiment d'être marginalisée. J'ai naturellement développé un intérêt pour les exclus», raconte-t-elle, le regard vif. En 1998, la cinéaste se fait connaître avec le documentaire *Les enfants du Refus global* (1998), qui témoigne des répercussions de ce mouvement social sur la progéniture

des artistes, mettant notamment en scène le touchant témoignage de son jeune frère, de qui elle a été séparée pendant 20 ans.

Depuis, chacun de ses documentaires donne la parole aux écorchés de la société, qu'ils soient de jeunes *squeegees* itinérants de Québec dans *L'armée de l'ombre* (1999) ou des prisonniers dans *L'amour en pen* (2004). Manon Barbeau se nourrit des marginaux, dont elle admire la liberté et la résilience. «J'aime comment ils traversent leurs épreuves envers et contre tous, en transformant leurs blessures en création», dit-elle, les yeux brillants et le sourire large, qu'elle gardera tout au long de l'heure de notre rencontre.

### DES SQUEEGEES AU WAPIKONI

Depuis quelques années, Manon Barbeau a mis son cinéma de côté pour se consacrer à celui des jeunes autochtones. En 2004, elle a fondé le Wapikoni mobile avec le Conseil de la nation atikamekw.

Le Wapikoni est une roulotte-studio qui sillonne les communautés autochtones du Québec pour donner une chance aux jeunes vivant l'exclusion et la marginalité d'apprendre à s'exprimer par la vidéo. «Ils ont un talent pour l'image, souligne-t-elle. Probablement à cause de la tradition orale autochtone, qui est très imagée».

Au-delà de la formation technique, les jeunes qui participent au Wapikoni mobile, provenant d'une vingtaine de communautés autochtones du Québec, apprennent «les rudiments d'une intégration professionnelle (ne serait-ce qu'arriver à l'heure), le travail en équipe, la maîtrise d'outils technologiques, l'effort nécessaire pour aller au bout d'un

processus, celui de commencer un film, de douter, d'aller jusqu'au bout, de présenter ce film devant toute leur communauté...»,

Manon Barbeau, souligne

à quel point les jeunes qui entrent au Wapikoni en ressortent grandis.

La cofondatrice de l'organisme parle avec fierté des réussites des jeunes formés par le studio ambulante : le rappeur Samian, porte-parole du Wapikoni, en est l'exemple le plus connu. Elle parle aussi de Shanouk Newashish, qui travaille maintenant au service d'audiovisuel du Centre d'amitié autochtone de La Tuque; d'Abraham Côté, qui enseigne l'audiovisuel en parascolaire dans une école secondaire de sa communauté et de Réal Junior Leblanc, qui obtenait récemment un contrat pour scénariser un documentaire.

Deux jours après notre rencontre, la cinéaste devenue gestionnaire se rendait à New York afin de recevoir, au nom du Wapikoni mobile, le Prix d'honneur du festival *Plural+* décerné par l'ONU pour «l'ensemble de ses activités auprès de la jeunesse des Premières Nations et la qualité de son travail».

Avec l'expansion de l'organisme ces dernières années (création d'une deuxième roulotte, établissement de partenariats à l'étranger, formations données aux jeunes autochtones d'Amérique du Sud), Manon Barbeau passe de moins en moins de temps sur le terrain avec les jeunes. ►

Les gens préfèrent conserver leurs préjugés parce que ça justifie qu'on ne s'occupe pas des autochtones et qu'on les laisse se suicider dans leur coin.

- Manon Barbeau

commencer un film, de douter, d'aller jusqu'au bout, de présenter ce film devant toute leur communauté...»,

Manon Barbeau, souligne

à quel point les jeunes qui entrent au Wapikoni en ressortent grandis.

La cofondatrice de l'organisme parle avec fierté des réussites des jeunes formés par le studio ambulante : le rappeur Samian, porte-parole du Wapikoni, en est l'exemple le plus connu. Elle parle aussi de Shanouk Newashish, qui travaille maintenant au service d'audiovisuel du Centre d'amitié autochtone de La Tuque; d'Abraham Côté, qui enseigne l'audiovisuel en parascolaire dans une école secondaire de sa communauté et de Réal Junior Leblanc, qui obtenait récemment un contrat pour scénariser un documentaire.

Deux jours après notre rencontre, la cinéaste devenue gestionnaire se rendait à New York afin de recevoir, au nom du Wapikoni mobile, le Prix d'honneur du festival *Plural+* décerné par l'ONU pour «l'ensemble de ses activités auprès de la jeunesse des Premières Nations et la qualité de son travail».

Avec l'expansion de l'organisme ces dernières années (création d'une deuxième roulotte, établissement de partenariats à l'étranger, formations données aux jeunes autochtones d'Amérique du Sud), Manon Barbeau passe de moins en moins de temps sur le terrain avec les jeunes. ►

«Heureusement qu'il y a *Skype* pour maintenir le lien avec chacune des équipes et pouvoir parler avec les jeunes de leurs films», dit-elle. D'autant plus qu'il est ardu de se rendre dans certaines communautés éloignées : «Pour aller à Matimékosh (près de Schefferville), il n'y a plus de route. Il faut prendre un train toute la nuit».

### À LA RENCONTRE DES PREMIÈRES NATIONS

Wapikoni veut dire fleur, en langue attikamek. C'était aussi le prénom d'une jeune de 20 ans de la communauté de Wemocati, du Saguenay Lac-Saint-Jean. Manon Barbeau travaillait avec elle et un groupe de jeunes à l'écriture d'un scénario intitulé *La fin du mépris...* et un soir, la voiture de la Wapikoni est entrée de plein fouet dans un camion forestier mal garé. La collision a été fatale.

Il est difficile de croire que la cinéaste ne connaissait pratiquement pas les Premières Nations du Québec avant de rencontrer la jeune Wapikoni et son groupe. Mais elle s'est toujours sentie attirée par ces cultures qui respirent à l'intérieur même de nos frontières. «Je me souviens d'une fois où j'allais faire du kayak sur la Côte-Nord, se remémore-t-elle. On passait devant des communautés et j'étais fascinée par ce monde coupé du nôtre. Je ne comprenais pas

pourquoi, mais j'avais le goût de créer des liens avec eux».

Aujourd'hui, Manon Barbeau est on ne peut plus attachée à ces communautés. «On prend conscience de leur valeur», s'enthousiasme-t-elle, mentionnant une rencontre positive entre Pauline Marois et 40 chefs des Premières Nations qui avait eu lieu la veille de notre entretien. «Les gens préfèrent conserver leurs préjugés parce que ça justifie qu'on ne s'occupe pas des Autochtones et

Quand je reviens à mes projets, je trouve que ça a moins de sens que le Wapikoni. C'est plus nourrissant de donner aux jeunes des outils pour créer.

- Manon Barbeau

qu'on les laisse se suicider dans leur coin», dit-elle, tranchante. Les films réalisés par les jeunes du Wapikoni mobile viennent prouver le contraire. «On voit qu'ils ont des choses à dire, qu'ils ont un talent artistique et qu'ils ne correspondent pas aux préjugés. Leurs films sont des ambassadeurs positifs d'eux-mêmes», émet la cinéaste.

Est-ce que la création de ses propres films manque à Manon Barbeau? «Quand je reviens à mes projets, je trouve que ça a moins de sens que le Wapikoni, répond-

elle. C'est plus nourrissant de donner aux jeunes les outils pour créer».

Peut-être est-ce parce que Manon Barbeau a grandi dans une famille éclatée qu'aujourd'hui, la famille est sacrée pour elle. La mère de la cinéaste Anaïs Barbeau-Lavalette en a fondé une qui grandit de jour en jour au sein du Wapikoni mobile, dont les jeunes ont réalisé plus de 500 films à ce jour. Mais n'allez surtout pas la surnommer «la Mère Teresa des enfants perdus» comme d'autres l'ont fait. «Il y a un côté misérabiliste à ça, commente-t-elle. Au contraire, je trouve que ces jeunes ont beaucoup de force et ils m'apportent beaucoup personnellement».

Après quelques réflexions à voix haute sur les maux de notre société, à dénoncer ceux qui mettent l'humain en deuxième plan derrière l'économie et à partager l'inspiration qu'elle tire des gens de la rue, qui vivent des situations très difficiles, mais empreintes de liberté, en dehors des normes imposées par la société, Manon Barbeau se retourne sur sa chaise en regardant au loin et lance : «Coudonc, je suis bien émotive aujourd'hui». Il y a encore beaucoup de travail à faire pour donner une place digne de ce nom aux trop nombreux exclus. Manon Barbeau a choisi son combat avec le Wapikoni mobile, sa deuxième famille. ●



## Wapikoni : Patrimoine culturel autochtone

«On s'est aperçu en regardant les films des jeunes qu'on est en train de constituer un patrimoine culturel unique au monde.» Ce constat, Manon Barbeau et l'équipe de Wapikoni mobile l'ont fait il y a à peine un an. Légendes, rituels ancestraux, chants et danses traditionnelles... Les quelque 500 films réalisés par les jeunes des communautés autochtones du Québec recensent un patrimoine très vaste, documentant le passé traditionnel et la réalité contemporaine des Premières Nations.

# UN REPAS COMPLET EST OFFERT À 5\$.



Le Groupe L'itinéraire a développé depuis quelques années le concept des cartes-repas qui permet aux donateurs de poser un geste concret dans la vie d'une personne chaque jour.

L'itinéraire, par le biais du Café L'itinéraire, offre la possibilité à des personnes à revenus modestes de se nourrir à peu de frais et avec dignité.

La carte-repas solidaire est aussi échangeable auprès des organismes **Comité social Centre-Sud, MultiCaf, Resto Plateau et Chic Resto Pop.**

**Faites un don** en remplissant le coupon en page 30  
ou au **[www.itineraire.ca](http://www.itineraire.ca)**



Parce qu'il est inconcevable qu'aujourd'hui, à Montréal, des milliers de personnes souffrent de la faim. Comme moi, avant qu'il ne soit trop tard, offrez des cartes-repas aux plus démunis.

En plus d'un repas chaud et complet, ils briseront leur isolement et trouveront le réconfort d'une aide psychosociale.

**Emmanuel Bilodeau,**  
porte-parole des cartes-repas

*Un projet de L'itinéraire appuyé par L'œuvre Léger, Moisson Montréal et la Fondation Tirelire*

## UN P'TIT 5\$ QUI FAIT DU BIEN

[itineraire.ca](http://itineraire.ca)



Bégin



NOUS SOMMES NOMBREUX À CROIRE  
QUE LES ENTREPRISES COOPÉRATIVES  
BÂTISSENT UN MONDE MEILLEUR.



**Desjardins**  
Caisse populaire  
du Mont-Royal

Coopérer pour créer l'avenir



# SUR LES PAS DU DR JULIEN

Jérôme Savary marche sur les traces du Dr Julien, et ce, pour une troisième saison. À chaque numéro de *L'itinéraire*, les nombreuses rencontres du journaliste avec le créateur de la pédiatrie sociale, des enfants et des personnes de l'entourage de cet homme exceptionnel vous permettent de découvrir son univers.

## Julie Desharnais DIRECTRICE DEUX FOIS PLUTÔT QU'UNE

JÉRÔME SAVARY

**Son pas énergique et volontaire le laisse présager; sa voix vive et assurée le confirme : Julie Desharnais assume son rôle avec aisance. Directrice à la fois du centre de pédiatrie sociale en communauté (CPSC) de Hochelaga-Maisonneuve et de celui de Côte-des-Neiges, «la personne idéale à ce poste», selon le Dr Julien, bénéficie de la confiance totale du fameux pédiatre social. Le capitaine du bateau, c'est elle.**

Pour Gilles Julien, la cohésion exceptionnelle de ses deux équipes de pédiatrie sociale est due en bonne partie au leadership de cette travailleuse sociale de formation, qui visite encore les familles à l'occasion afin de garder contact avec de dures réalités. «Julie est quelqu'un de très précieux dans une organisation, dit-il. Elle est appréciée de tous et apporte beaucoup de cohésion dans notre équipe multidisciplinaire. En situation de crise, elle est parfaite pour guider son équipe. Je compte beaucoup sur elle.»

### PARCOURS DÉCIDÉ

Madame Desharnais ne serait peut-être pas à la tête de deux centres de pédiatrie sociale si, lorsqu'elle avait 20 ans, elle ne s'était pas retrouvée aux premières loges de la «misère humaine», selon ses mots. Préposée à l'accueil au Centre local de santé communautaire (CLSC) du centre-ville, elle y a rencontré une clientèle très marginalisée : prostitution, maladie mentale, itinérance... «C'était un peu surréaliste pour une jeune femme de 20 ans», souligne-t-elle avec le recul. Là-bas, elle rencontre également des médecins et des travailleurs sociaux dévoués. Cette expérience la motivera à devenir travailleuse sociale.

Elle œuvre ensuite comme travailleuse sociale en milieu scolaire dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, ce qui l'amène en 1999 à rencontrer le Dr Julien, qui suit notamment les élèves de l'école Saint-

Clément. En 2007, Julie Desharnais vient s'ajouter à l'équipe du célèbre pédiatre. «Avant même qu'elle embarque avec nous, je connaissais ses qualités remarquables de travailleuse sociale, indique-t-il. Et elle avait de l'ambition.»

La journée où elle va recevoir son diplôme, je serai aussi fière d'elle que de mes enfants qui ont fini leur cégep.

- Julie Desharnais, au sujet d'une jeune femme suivie par le Dr Julien depuis sa naissance

Julie Desharnais maîtrise aujourd'hui toutes les subtilités de la «méthode Julien». Elle connaît les changements profonds que peut déclencher cette façon unique d'intervenir auprès des enfants. «Chaque jour, nous constatons que nous intervenons dans la bonne direction : les enfants vont mieux, ils se sentent en confiance avec nous.» Les enfants vulnérables de Hochelaga-Maisonneuve et de Côte-des-Neiges finissent par retrouver foi en leurs propres moyens.

Comme Valérie, par exemple, que le Dr Julien suit depuis sa naissance. Âgée de 20 ans, elle s'apprête à vivre une grande victoire alors que sa vie se résumait jusqu'alors à des traumatismes et des échecs. «Quand j'apprends qu'en avril elle commencera des cours de cuisine qu'elle a hâte de réussir, notre travail prend tout son sens, souligne Mme Desharnais.

Pourtant, c'était loin d'être gagné, car son histoire personnelle est vraiment *heavy*.» La réussite de ces jeunes adultes que l'équipe suit depuis leurs premiers pas dans la vie tient particulièrement à cœur à cette femme déterminée, âgée de 41 ans et mère de trois enfants. «La journée où Valérie recevra son diplôme, je serai aussi fière d'elle que de mes enfants qui ont fini leur cégep.»

L'approche du Dr Julien favorise de façon extraordinaire la résilience que l'on constate chez ces enfants vulnérables, selon la directrice. «Avant de rencontrer le Dr Julien, je n'avais jamais vu de médecin regarder un enfant dans les yeux et prendre le temps de lui demander "C'est quoi ton rêve?" Sa façon d'intervenir est unique.» ●



PHOTO : MICHEL GAUTHIER

JULIE DESHARNAIS, DIRECTRICE DES CPSC DE HOCHELAGA-MAISONNEUVE ET DE CÔTE-DES-NEIGES

# Itinérance autochtone

## DES BANCS DE PARC AUX BANCS D'ÉCOLE

VANESSA HÉBERT

**Arpentant les rues montréalaises, la caravane d'Exeko transforme les bancs de parcs en bancs d'école, les lieux publics en salle de projection et les rues en théâtre de création. Bibliothèque mobile, cinéma sur roues, philosophes voyageurs et dessinateurs de rue, l'organisme propose une aide alternative aux itinérants autochtones : la créativité comme moyen d'intervention.**



NADIA DUGUAY, COFONDATRICE ET CODIRECTRICE D'EXEKO DISTRIBUTANT DES CRAYONS ET DES CALEPINS.

C'est à la jonction des rues Saint-Laurent et Ontario que je vois s'arrêter une caravane blanche aux dessins rouges. Les portes s'ouvrent et trois jeunes femmes en sortent. La codirectrice et cofondatrice, Nadia Duguay, me serre vigoureusement la main, tout sourire. Plus réservée, Sonia Conchon se tient en retrait et me salue timidement. C'est sa première fois à bord en tant que bénévole. Alexandra Pronovost, médiatrice de la soirée, m'accueille à son tour chaleureusement. Après quelques échanges concernant le déroulement de notre virée, je m'assois dans le véhicule. J'attache ma ceinture et on démarre.

On a tout à apprendre des communautés autochtones. Au lieu de pointer du doigt, on devrait tendre l'oreille.

- Nadia Duguay,  
codirectrice et cofondatrice d'Exeko

«Premier arrêt, Atwater», dit Nadia en se penchant vers moi alors qu'Alexandra prend le volant. L'enregistreuse dirigée vers mes interlocutrices et un calepin sur mes genoux, qui tressautent à chaque nid de poule, j'en apprends plus sur la mission d'Exeko. «Nous sommes une caravane de médiation intellectuelle», explique Nadia. La caravane d'Exeko suit souvent celle de la K'awashse, un autre organisme destiné aux itinérants autochtones, qui leur fournit des denrées alimentaires, des condoms et autres articles de première nécessité. Les deux organismes se complètent et travaillent main dans la main. «On donne de la nourriture pour l'âme et de la nourriture pour le ventre», dit Alexandra en souriant.

À l'angle des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine, Nadia demande à Alexandra de stationner la caravane. Le premier arrêt ne sera pas Atwater. Perplexe, je regarde Sonia qui me renvoie le regard interrogatif. Armée d'une barre tendre, d'une bouteille d'eau et de sa bonne humeur, Nadia sort du véhicule. Elle revient et me donne pour seule réponse : «On ouvre les portes!» La caravane ouvre ses portes pour tous les individus qui sont dans le besoin, autochtones ou non. «Notre objectif c'est l'inclusion. On ne sera pas exclusif dans la façon dont on agit», précise Nadia. Un gaillard nous regarde avec curiosité. Il se présente : «Moi c'est Sean Michael Lawry Smyth, dit-il fièrement. C'est la première fois que je peux dire mon nom au complet sans que cela ne soit pour la police».



SEAN MICHAEL LAWRY SMYTH, JEUNE AUTOCHTONE D'UNE COMMUNAUTÉ DE L'OUEST DU CANADA, POSE POUR LA PHOTO. CELA FAISAIT LONGTEMPS QU'IL EN VOULAIT UNE POUR LA MONTRER À SES AMIS.

Venant de l'ouest du Canada, Sean Michael nous raconte qu'il est membre d'une communauté des Premières Nations. Il reste vague concernant sa situation dans la rue, mais Nadia m'assure que c'est la bonne approche. «On jase avec eux d'autres sujets que de leurs problèmes parce que ça leur permet de réfléchir à autre chose», explique la codirectrice du projet. Avoir la tête ailleurs, c'est un peu comme sortir un pied de la rue. Alexandra me raconte une anecdote à ce sujet : «Une femme inuite nous a dit qu'elle ne boirait pas ce soir, qu'elle préférerait lire son livre». L'évasion de la réalité de la rue est nécessaire et la littérature est un excellent moyen pour le faire tout en remplaçant les substances illicites. «Nous, on offre des services de santé intellectuelle», lance Nadia. Pour Sébastien, jeune du Nouveau-Brunswick que je rencontre au cours de la soirée, c'est aussi une bonne façon de s'occuper. «Je restais assis pendant des heures à ne rien faire. J'ai commencé à lire pour passer le temps».

La caravane repart et nous arrivons enfin à Atwater. Le parc, reconnu pour être très fréquenté par des itinérants inuits, est presque désert. «Il y a un hôpital qui reçoit les Inuits juste à côté du parc, mais il n'y a aucune activité prévue pour eux, déplore Nadia. Alors ils se retrouvent ici à flâner et cela ne règle pas leurs problèmes». Le véhicule s'immobilise et, très vite, une petite fille et sa mère approchent. Lucy, jeune Inuite, regarde timidement l'équipe. Elle sait qu'ils ont une panoplie de crayons pour qu'elle laisse aller son imagination et un sourire se dessine sur son visage. Elle choisit des craies. Alexandra s'agenouille avec elle et lui demande de lui montrer comment écrire des mots en inuktitut. «C'est de la médiation inversée», me chuchote Nadia. ►

## La mission d'Exeko

La caravane itinérante d'Exeko est un des nombreux projets d'idAction, un organisme dont la mission est l'intégration des jeunes de 15 à 35 ans qui sont marginalisés ou à risque de l'être. Depuis six ans, cet organisme a mis sur pied plus de 150 projets rejoignant 1000 participants. Malgré la diversité de médiation auxquels l'organisme fait appel, ses objectifs restent les mêmes : transmettre des connaissances, conscientiser son groupe cible aux différents enjeux sociaux auxquels ils font face, les initier à des actions réfléchies et contribuer à une action de solidarité sociale. «Nous sommes tous capables de réfléchir, de porter un jugement sur le monde qui nous entoure, d'être acteurs du changement social. Il faut seulement en avoir les moyens», précise Nadia Duguay, cofondatrice du projet de la caravane itinérante.



LUCY ET ALEXANDRA ÉCRIVENT, PAR TERRE, DES MOTS EN INUKTITUK PRÈS DU PARC ATWATER.

Au lieu que ce soit nous les uniques professeurs, on leur demande de nous apprendre quelque chose». Une approche que la cofondatrice aimerait bien que le Québec adopte envers les autochtones. «On a tout à apprendre des communautés autochtones. Au lieu de pointer du doigt, on devrait tendre l'oreille».

Après avoir gribouillé sur le trottoir, nous remontons dans la voiture et retournons en direction de la rue Sainte-Catherine. Je leur demande pourquoi avoir ciblé les autochtones itinérants. «C'est à cause de la double exclusion qui pèse sur eux, m'explique Nadia. Ils vivent une exclusion sociale parce qu'ils sont dans la rue et un rejet des gens de la rue parce qu'ils sont autochtones». Elle raconte que l'itinérance chez les peuples autochtones est un phénomène courant à Montréal. «Ils partent de leur communauté avec de l'espoir dans leurs bagages et lorsqu'ils arrivent ici, ils font face aux préjugés des employeurs, de

ceux qui louent des appartements et de plein d'autres gens».

Alexandra s'arrête quelque part près d'un banc où sont assis deux hommes et l'équipe se tourne vers moi en me tendant barres tendres, bouteilles d'eau et calepins. C'est à moi de jouer.

Moi c'est Sean Michael Lawry Smyth, dit-il fièrement. C'est la première fois que je peux dire mon nom au complet sans que cela ne soit pour la police

- Sean Michael Lawry Smyth, jeune autochtone itinérant

Étonnée par ma timidité, je tends aux deux hommes les objets que j'ai en main et leur lance : «Si vous voulez, on a une bibliothèque...» Curieux, ils me suivent et trouvent, chacun leur tour, un petit trésor littéraire qu'ils empruntent. «Vous avez des livres de psychologie? demande Mario, l'un d'eux. Vous savez, j'aime la psychologie

parce que ça donne envie de connaître l'autre». Les larmes aux yeux, Mario raconte quelques bribes de son histoire, mais parle surtout de sa passion pour la psychologie. Avant de partir, il regarde la camionnette et s'affole : «Si on ne se revoit pas, comment pourrais-je vous remettre le livre? Vous en avez besoin si vous voulez aider d'autres personnes comme vous m'avez aidé!» Nadia et Alexandra lui envoient la main en le rassurant: «Ne t'inquiète pas, on repasse souvent».

«Pourquoi vous me parlez? C'est bien gentil. Vous m'aidez». Ces paroles sont souvent adressées à l'équipe d'Exeko qui s'arrête chaque fois qu'elle voit une personne sans logis. Le projet pilote Exeko continuera de rouler jusqu'en automne 2013. L'équipe souhaite trouver des partenaires financiers pour continuer d'apporter une touche de couleur dans le gris du béton. ●

PHOTOS: CATHERINE GAUTIER

## LA TOUR DES CANADIENS<sup>1</sup>

**PIERRE GAUDREAU**  
Coordonnateur du RAPSIM

**Au début novembre, les investisseurs se sont rués pour acheter les condos de la Tour des Canadiens qui seront construits... avenue des Canadiens. Une liste d'attente de 500 clients a été constituée pour les étages supplémentaires qui seront mis en vente. En plus d'être à côté du Centre Bell, pour une somme de 500 000 à plus d'un million de dollars, les acheteurs auront aussi une vue sur le fleuve ou la montagne...**

Comme le disait Pietro Esposito au journal *La Presse* : «Je ne sais pas ce que je ferai de mon condo dans trois ans, une fois la construction terminée. Sa valeur devrait avoir augmenté, je verrai alors...»<sup>2</sup>

### PENDANT CE TEMPS DANS LA RUE...

La même semaine où les acheteurs manifestaient avec frénésie leur intérêt pour cet énième projet de condos au centre-ville, les refuges destinés aux hommes sans-abri ont connu un taux d'occupation de 101 %. Régulièrement, les ressources pour femmes sans-abri doivent refuser l'accueil à des femmes faute de place, totalisant des milliers de refus par an, un nombre en hausse constante depuis cinq ans.

Cette croissance de la détresse humaine que représente l'accroissement de l'itinérance se vit de pair avec une croissance de la richesse. Certes, l'itinérance n'est pas qu'une question de pauvreté, mais la persistance et l'aggravation de celle-ci l'alimentent.

Les *tours des Canadiens* se multiplient et les joueurs sont nombreux au jeu réel, et non virtuel, de Monopoly. Les terrains et les maisons de chambres disparaissent. Quand la *game* est finie, il y en a qui ne rentrent pas à la maison.

Le développement limité aux gens qui ont de l'argent ne se produit pas qu'à Montréal, c'est aussi le sort de Laval, des quartiers Dix30 ou des autres bonnes terres de Terrebonne ou St-Hilaire. Pendant que les portefeuilles des uns grossissent, le nombre de gens qui n'ont plus rien... grossit lui aussi.

Année après année, les ressources d'aide alimentaire accueillent plus de monde : des personnes condamnées à la pauvreté que représente l'aide sociale, mais aussi de plus en plus de salariés, d'étudiants...

### À QUAND UN MEILLEUR PARTAGE?

Quand on parle de revoir la tarte de la richesse, pour le peu qu'on en parle, on sort toutes sortes d'arguments. Gérald Tremblay livrait dans son testament politique un appel à la création de la richesse pour pouvoir la partager. C'est aussi le discours de bien des partis, de bien des gouvernements.

Le problème est que la richesse existe. Ces condos trouvent preneurs. Cette richesse, elle est le fruit de salaires exagérés de recteurs et de médecins spécialistes. De salaires et de bonus de cadres d'entreprises, dont le revenu augmente quand leurs effectifs diminuent. Elle est aussi le fruit de la spéculation que bien des gens font sur leurs immeubles ou avec leurs portefeuilles d'actions.

En octobre, le gouvernement du Québec a parlé de taxer et imposer davantage cette richesse. Bien que trop timides, ces propositions ont rencontré une forte opposition à droite comme à gauche, et le gouvernement a, trop rapidement, reculé.

Pourtant, on ne parlait d'empêcher personne de manger, on parlait de prendre une part un peu plus importante des



revenus de ceux qui en ont d'importants. On parlait d'imposer davantage une partie des gains en capital sur des actions, sur des immeubles autres que la résidence principale.

### SÛREMENT PAS AVEC LES REER!

Noël est passé. La saison des Régimes enregistrés d'épargne-retraite (REER) va revenir. Les gens qui ont des sous vont pouvoir les sortir de leur Compte d'épargne libre d'impôt (CELI), pour les placer dans un REER. Ottawa et Québec se priveront ainsi de milliards de dollars en revenus d'impôt en seulement un an.

Toute cette logique laisse de côté une part importante de la population qui n'a rien à placer dans un REER, à moins de s'endetter encore plus pour le faire. Cela laisse aussi de côté une part importante qui ne peut bénéficier de programmes sociaux, qui sont insuffisants parce que l'État manque de sous à cause de toutes les *gammicks* fiscales. ●

<sup>1</sup> Texte d'une intervention faite à la Soirée Rouge de Fin Novembre de l'ATSA  
<sup>2</sup> *La Presse*, Page Maison 6, 3 nov. 2012

# ET LES GAGNANTS SONT...!

MARIE-LISE ROUSSEAU

Comme le veut la tradition, le concours des journalistes de rue, qui récompense les meilleurs textes de camelots publiés dans *L'itinéraire*, a eu lieu pour une neuvième édition lors du souper de Noël de l'organisme au Lion d'Or, le 10 décembre. Le jury, composé de l'écrivaine Monique Proulx, du comédien et rappeur de Loco Locass Sébastien Ricard, et du chef d'antenne à TVA Pierre Bruneau, a salué la qualité des textes de la cuvée 2012 de *L'itinéraire*.

Et le prix Alcatraz du meilleur mot de camelot est remis à... Pierre Saint-Amour, pour son texte *Hannibal Lecteur*, que la romancière et scénariste Monique Proulx a décrit comme «un vrai texte d'écrivain, au verbe savant, à l'humour délicieux, sur les "joies" de vendre *L'itinéraire* par un jour de canicule à des badauds qui n'en ont rien à cirer...»

Jean-Marie Tison s'est quant à lui mérité le prix Jean-Pierre-Lizotte de la chronique de rue de l'année. Son papier, *Digne dingue dope*, est une dénonciation percutante des préjugés perpétués envers les personnes qui bénéficient de l'aide sociale. «Sujet pertinent... style clair. Si la perception est plus forte que la réalité, cette description nous ramène durement aux faits!», a souligné Pierre Bruneau.

Le dernier, mais non le moindre : le chevronné journaliste de rue Jean-Marc Boiteau a remporté le prix Claude-Brulé de la meilleure entrevue, pour son article *Des aînés pris en otage*, pour lequel il avait réussi à obtenir une entrevue avec l'ex-ministre des Aînés du gouvernement libéral, Marguerite Blais. «Article nourri, style vif, source de première qualité : excellent topo», a déclaré Sébastien Ricard à propos de la démarche journalistique de Jean-Marc Boiteau.

## UNE SOIRÉE INCLUSIVE

«Lorsque je constate la diversité des gens représentés ici ce soir, chacun membre de la communauté de *L'itinéraire*, c'est le modèle de société que je souhaite», a souligné Serge Lareault, directeur général et éditeur du magazine dans son discours ouvrant cette soirée de Noël. Un modèle où tous sont égaux, peu importe les revenus ou le statut

social de chacun. Plus unie et solide que jamais, la famille élargie de l'organisme a partagé un excellent repas — fourni par le restaurant *Au petit extra* — et de nombreux éclats de rire durant cette soirée.

Au programme de la soirée : des prix de reconnaissance pour chaque camelot, félicitant autant les «gros bras», les camelots qui déchargent régulièrement le camion de livraison contenant des boîtes remplies du magazine que vous tenez entre vos mains, que les «survivants», ceux qui ont surmonté des épreuves particulièrement difficiles au cours de l'année.

Après le concours des journalistes de rue, le tant attendu *talent show* a débuté! Michel Dumont, Cécile Crevier, Sylvie Gamache, Serge Simard, Richard Larochelle, Cindy Tremblay, Genaro Ccopa Rondon, Serge Trudel, Alain Charpentier, Norman Rickert et Josée Louise Tremblay ont foulé les planches du Lion d'Or pour offrir des performances toutes hautes en couleurs. Alain Charpentier, camelot et chroniqueur de rue, a remporté le grand prix de ce *talent show* avec une interprétation théâtrale et poignante de textes de Plume Latraverse. ●

PHOTOS : OLIVIER LAUZON ET VÉRONIQUE LEBLANC



PHOTO 1 : (DE G. À D.) JEAN-MARIE TISON (GAGNANT DU PRIX JEAN-PIERRE-LIZOTTE), LINDA PELLETIER, PIERRE SAINT-AMOUR, JEROME SAVARY, QUAPRYCE BASQUE, CYLVIE GINGRAS, MARIE-LISE ROUSSEAU, MONIQUE PROULX ET SORAYA ELBEKKALI

PHOTO 2 : (DE G. À D.) JEAN-MARC BOITEAU (GAGNANT DU PRIX CLAUDE-BRULÉ), ALAIN CHARPENTIER, JEROME SAVARY, MICHELINE RIOUX LEMIEUX, LISA GOYETTE, JOSÉE LOUISE TREMBLAY, MONIQUE PROULX, SORAYA ELBEKKALI ET MARIE-LISE ROUSSEAU



UN GROS MERCI À NOS MUSICIENS DE LA SOIRÉE, LE GROUPE LES SOULIERS DE L'HOMME SANS PIED, COMPOSÉ DE MATHIEU VALLIÈRES (BATTERIE), FRANÇOIS JOUVET (BASSE) ET YANNICK ANCTIL (CLAVIER)



PLUS DE PHOTOS À VOIR SUR NOTRE PAGE FACEBOOK



# LA GREAT-WEST, LA LONDON LIFE ET CANADA-VIE LUTTENT CONTRE LE DÉCROCHAGE SCOLAIRE

«Au Québec, un élève sur quatre quitte l'école secondaire sans diplôme. À Verdun, où le niveau de pauvreté est particulièrement élevé, cette proportion se rapproche davantage d'un élève sur deux», soutient Marc Edwards, président du conseil d'administration de Toujours Ensemble.

Les organismes Passeport pour ma réussite et Toujours ensemble ont annoncé le 14 novembre dernier l'octroi d'un don de 100 000 \$ par la Great-West, la London Life et Canada-Vie pour développer, dans l'arrondissement de Verdun, un programme qui a fait ses preuves et vise à réduire le taux de décrochage scolaire au sein des collectivités à faible revenu du Québec. Le don a permis la construction de nouveaux locaux pour administrer le programme «Passeport pour ma réussite Québec», dont l'ouverture a eu lieu cet automne.

«Cet appui nous permet de poursuivre notre action auprès des jeunes de Verdun afin de les aider à surmonter les obstacles à l'éducation et à rester sur la bonne voie pour décrocher leur diplôme», indique M. Edwards.

Fondé en 2001, Passeport pour ma réussite est un organisme pancanadien qui a vu le jour dans le quartier sensible de Regent Park à Toronto. Partout au Canada, Passeport pour ma réussite est administré comme un programme par des organismes partenaires. À Verdun, c'est l'organisme Toujours ensemble qui en assure la mise en œuvre.

Le programme s'attaque aux obstacles à l'éducation en offrant un soutien communautaire aux élèves en difficulté. Basé dans la communauté, le programme fournit différentes formes de soutien intégré : du tutorat, de l'aide alimentaire, des bourses d'accès aux études postsecondaires, du mentorat, de l'orientation de carrière ainsi qu'une coordination du suivi des jeunes, qui se situe entre l'école et les parents. Les résultats ont été probants à Regent Park où le taux de décrochage a diminué de 70 % chez les participants et où l'accès aux études supérieures a augmenté de 300 %. Le concept s'est ensuite répandu dans douze collectivités au Canada.

Partenaire local du programme, Toujours ensemble soutient les jeunes confrontés à des difficultés scolaires, familiales ou sociales en leur offrant des activités éducatives et récréatives propices au développement de leur potentiel. Établi depuis 1986, l'organisme accueille plus de 300 jeunes qui viennent participer à ses activités. ●



PIERRE CÔTÉ DE PASSEPORT POUR MA RÉUSSITE QUÉBEC, PAUL MAHON DE LA GREAT-WEST, LA LONDON LIFE ET CANADA-VIE, DAVID HUGHES DE PATHWAYS TO EDUCATION CANADA, ET MARK EDWARDS DE TOUJOURS ENSEMBLE.

# LA SDSVM : PREMIER COURTIER EN VALEURS SOCIALES

**Depuis maintenant quatre ans, Damien Silès et son équipe arpentent les rues de Montréal à la recherche de nouveaux partenariats financiers ou techniques pour lutter contre l'itinérance et la pauvreté au profit de l'arrondissement Ville-Marie. Leur travail : courtier en valeur sociale.**

C'est en mai 2008, lors du Forum économique et social, qu'a vu le jour la Société de développement social de Ville-Marie (SDSVM), premier organisme en son genre en Amérique du Nord. Depuis, elle contribue de façon concrète à résoudre diverses problématiques sociales en itinérance en impliquant financièrement et humainement bon nombre d'entreprises du «Québec inc.».

L'idée est de proposer à ces compagnies et institutions des programmes «clé en main» en responsabilité sociale permettant de lutter contre l'itinérance au centre-ville de Montréal. En offrant gratuitement leurs services de conseillers tout au long de ces projets, la SDSVM s'assure que les programmes soient faciles à mettre en œuvre tout en favorisant leur pérennisation.

La SDSVM propose essentiellement trois types de projet distinct aux entreprises : employabilité, donation et bénévolat.

## EMPLOYABILITÉ

La SDSVM met en place des contrats de maillage entre l'entreprise privée, qui offre des opportunités de travail, et des organismes communautaires de l'arrondissement Ville-Marie, qui proposent des candidatures issues de leur programme de réinsertion. Ces contrats permettent bien souvent aux personnes embauchées d'acquérir une première expérience professionnelle. La SDSVM s'assure également que tout au long du projet, des intervenants sociaux accompagnent de façon soutenue ces personnes afin d'augmenter les chances de réussite du projet et de rassurer les employeurs.

## DONS

L'organisme propose aux entreprises de participer à des projets de donation privée en recherchant les organismes à but non lucratif (OBNL) correspondant le mieux à leurs valeurs corporatives afin que leurs dons matériels et financiers soient significatifs.

## BÉNÉVOLAT

Avec ce volet, la SDSVM tente de sensibiliser les entreprises aux réalités vécues par les personnes aux prises avec

l'itinérance. En organisant des journées de bénévolat dans un organisme ciblé, la société souhaite impliquer ces professionnels dans un projet de responsabilité sociale.

## DES RÉSULTATS CONCRETS

En 2011, la SDSVM a réalisé plus de 150 contrats de travail pour des personnes en réinsertion avec de nombreuses entreprises (Eidos, GDI, RCI Environnement, concert de U2, Warner Games, Xerox, Quartier des spectacles, etc.) et elle a remis l'équivalent de 104 000\$ en dons financiers, techniques et humains à des refuges et centres de jour de petite et moyenne taille. ●

PHOTO: SDSVM



ÉQUIPE DE BÉNÉVOLES DU CABINET DE RELATIONS PUBLIQUES NATIONAL À LA MISSION ST-MICHAEL.

La SDSVM étant toujours à la recherche de nouvelles opportunités de maillage avec l'entreprise privée au profit de personnes défavorisées du centre-ville de Montréal, vous pouvez les joindre en tout temps à cette adresse : [info@sdsvm.ca](mailto:info@sdsvm.ca).

Visitez également leur page Facebook, Twitter (@courtiersocial) ainsi que leur site internet ([www.sdsvm.ca](http://www.sdsvm.ca)) pour être tenu informé de leurs derniers projets à valeur sociale.

VISIONNEZ  
"LA MAISON OÙ J'AI GRANDI"

**viacapitale**  
DU MONT-ROYAL




[www.viacapitaledumontroyal.com](http://www.viacapitaledumontroyal.com)

L'ACHAT ET LA VENTE D'UNE PROPRIÉTÉ, C'EST UNE AFFAIRE DE CŒUR ET DE SAVOIR-FAIRE

- Garantie de service
  - Intégrité
- Mise en marché exceptionnelle
  - Conseils
  - Expertise
- Opinion de la valeur marchande de votre propriété

AGENCE DU PLATEAU  
1152 Mont-Royal est  
514.597.2121

AGENCE DE ROSEMONT  
2339 Beaubien est  
514.721.2121



# Finie la guignolée.

## Il faudra quand même manger le reste de l'année.

— ALLIANCE DES PROFESSEURES ET PROFESSEURS DE MONTREAL — 

**AQPAMM**  
Association québécoise des parents et amis de la personne atteinte de maladie mentale

1200 Ste. Catherine Est, Bât. 202A  
Montréal (Qc) H2L 2H2  
514-324-7111  
aqpamm@videotron.ca  
[www.aqpamm.ca](http://www.aqpamm.ca)

**Notre proche souffre de maladie mentale, vous avez besoin de comprendre et d'en parler : nous sommes là pour vous aider!**

Notre services aux familles :

- Écoute téléphonique
- Suivi individuel, couples et familles
- Conférences
- Ateliers
- Groupes d'entraide
- Nouveau groupe d'entraide pour les jeunes de 14-20 ans!
- Psychoéducation
- Répét
- Centre de documentation

Heures d'ouverture : du lundi au vendredi de 9h00 à 17h • Soins au service les mercredi



Bonne  
et heureuse  
année



**Carole POIRIER**

- Députée d'Hochelaga-Maisonneuve
- Première vice-présidente de l'Assemblée nationale

**Circonscription**

2065, avenue Jeanne-d'Arc  
Bureau 102  
Montréal (Québec)  
H1W 3Z4

Téléphone : 514 873-9309  
cpoirier@assnat.qc.ca  
www.carolepoirier.org

Du lundi au jeudi, le CÉAF vous accueille, passez y prendre un **café** pour rencontrer d'autres femmes, emprunter des **livres**, utiliser le **local d'informatique**, participer aux **activités** et aux **actions collectives**.

**CÉAF**  
CENTRE D'ÉDUCATION ET D'ACTION  
DES FEMMES DE MONTRÉAL

2242 de Maisonneuve est  
Montréal, Québec, H2K 2E9  
**(514) 524-3001**  
info@ceaf-montreal.qc.ca

Si vous avez besoin d'**aide**, d'**écoute** et de **références**, nous sommes là!

Programmation disponible en ligne  
[www.ceaf-montreal.qc.ca](http://www.ceaf-montreal.qc.ca)

Centrale des syndicats  
du Québec

**CSQ**

Une **Centrale** au service  
des **personnes**,  
en **mouvement**  
avec son **temps**

csq.qc.net

facebook.com/lacsq  
 twitter.com/csq\_centrale

1213-47

50 % DU COÛT DU MAGAZINE  
**POUR AIDER QUELQU'UN**

**ABONNEZ-VOUS AU  
MAGAZINE L'ITINÉRAIRE**

Vous recevez deux fois par mois un magazine unique qui pose un regard engagé sur la société avec des entrevues de fond de personnalités publiques impliquées et des témoignages de vie qui aident à lutter contre les préjugés;

Vous agissez concrètement auprès d'un camelot pour l'aider dans sa démarche de réinsertion sociale;

Vous participez à un mouvement de solidarité;

Vous partagez le quotidien des camelots sur leur blogue.

[www.itineraire.ca](http://www.itineraire.ca)

**ANNONCEZ-VOUS DANS L'ITINÉRAIRE  
ET AFFICHEZ VOS VALEURS CITOYENNES.**

Contactez-nous au **514 597-0238** ou par courriel  
à [publicite@itineraire.ca](mailto:publicite@itineraire.ca)



**BILL ECONOMOU**  
Chroniqueur de rue

# FRIENDSHIP

**The earliest friends I made in my life were those in my elementary school called Guy Drummond and others living near me on Hutchison Street in Outremont. Costa was one of my good friends at school, and who was in my class as well. Billy and Tommy lived right next to me on Hutchison Street and we would play hockey and hide and seek in the back lane. They were vital to me at that time, but now they're just a memory.**

When I lived in Greece for two years, I made other Greek friends, with whom I hung around in the district of Nea Phildelphia, in Athens. On the weekends, we went near Dekelias Street, the busiest commercial area to eat souvlaki with Philip. Sometimes, we would be invited to a friend's house next door or a relative to watch TV, since we didn't have one. That's how we managed our life during that time.

When I was about 12 years old, I returned to Montreal and was reunited with my family and it felt great. The following morning, I was introduced to two young guys that lived nearby. We were new to the area and we were slowly getting to know people and the surrounding district.

Later the same year, when I attended Malcolm Campbell High School, I made other better friends. One of my first good friends that I kept in touch

with on the phone during that year was David Woo, who was a good student. I met others as time went by during that school year.

By 1983, I started to get closer with one of the Greek families on my street. I would go to their house often, since I was a close friend with their son George. I remember his mother enjoying my company and saying I was a good guy. His two older sisters had told him I was a nice guy and they were used to me coming over. Sometimes I played street hockey with him and other neighbours on the corner of Saint Real and McDuff and it was fun. We also watched movies at his house on the weekends and it was great. Thank God for people like George who stood up for me during some rough times in high school and others who made my stay there more pleasant.

In 1986, some of my high school friends went to the same college as I, including

George. I continued going to his house and also studied there. After being in college for a while, I met people of different nationalities, especially Italian, that I kept in touch with. During that time, I became more outgoing than I was in high school. We normally watched movies on Tuesdays, because it was cheaper. We partied at beer bashes and hung on Ste. Catherine Street, sometimes going shopping. Some of this continued until the early 1990s. Now many of them are married and some have relocated and I rarely see them.

I've kept a few of my old friends and made some new ones, who I hang around with. When I trained at the gym, I usually went with my old friend Carl and it was more fun. Now, I usually go alone, but sometimes I chat with other people. I still see Carl often and we have coffee together. These past few years, I've made some of my new friends at church and at work and I see them often. We're bonding more and that facilitates my life.

It was always important for me to have good friends and share the same ideas. In the future, I want to be surrounded by good and reliable friends, who will give me advice and support. ●



## Why Do You Write for the Magazine?

**CARL FESTEKGIAN**  
Camelot, métro Atwater

I have built a solid and reliable customer base after many years of selling the magazine. I am very proud and happy about it.

You are more likely to buy the magazine when you know I wrote an article inside. It helps you become more familiar about my life experiences. It takes time to create real friends; real friends that care about you. My writing helps me become closer to you because the writing creates a bond. It gives me more self-confidence and self-satisfaction and makes my life more fun. When you buy my magazine, especially when my article is inside, at the end of the day I feel happy and feel that I accomplished something important. Although I might be

tired from my day, I enjoy working with you. It really works on my social skills, it's fun to talk to you and communicate. It improves my people skills. I become more talkative. You are a nice crowd. I like when you ask, 'Where were you?' when I wasn't at my spot. I like that you care about me. It's not easy; I have to be perseverant, driven, and ambitious. To keep you coming back to me, I try to be always on time, and be courteous, respectful and honest.

After many years of writing in the magazine, I have become a better writer. It is something positive. In addition, you have told me that you found my articles interesting, and that makes me feel better about myself and my writing. I appreciate when you say you liked what I wrote. Also, I have made new friends. We've become good friends by selling the magazine.



## Countries I Would Like to Visit

**DANIEL GRADY**  
Camelot angle Saint-Laurent/des Pins  
et de la Gauchetière/Mansfield

I'd like to visit many countries in the world. Ireland and Scotland would be my first choices, because they have bagpipes, different kinds of whiskeys and the taps of Guinness and Kilkenny beer. If you go to Ireland, they will tell you they make the best whiskey, and if you go to Scotland they will also tell you they make the best whiskey. They are very rich societies I believe to be filled with love and understanding. They also have beautiful churches there where you can really feel the presence of God. Ireland is also known for The Legend of Danny Boy. This song is played on the bagpipes at the Saint Patrick's Day parade in Ireland and across North America.

Ireland and Scotland have been friends for many years, but Ireland and England have not. England believes in Jesus Christ, but not in the Blessed Virgin Mary.

Another country I would like to visit would be France. France is known for its fine wine. The French are known to drink a lot of cognac and brandy. France is also famous for its bars and cafes.

France had a hard time when it was invaded by Germany in the Second World War, but Canada stood by and saved the country from being taken over. I think France would be a great place to visit and they say the French women there are out of this world!

With all these countries to visit: what a great world we live in! And maybe if I go to Ireland or Scotland or France, I can say I've seen a different way of life, something totally different from here.



## Pourquoi j'écris dans *L'itinéraire*

**CÉCILE CREVIER**

Camelot, métro Fabre et participante à un programme d'employabilité au Café *L'itinéraire*

J'aime écrire dans le journal pour me faire connaître et donner mes opinions sur ce qui se passe autour de moi. Je veux faire réfléchir les gens, qu'ils pensent plus loin que le bout de leur nez, qu'ils cessent de juger, au premier abord, les personnes qu'ils rencontrent. Ce n'est pas parce que quelqu'un est itinérant ou qu'il reçoit de l'aide sociale qu'il ne vaut rien, qu'il ne mérite pas d'être aidé et accompagné dans son cheminement. Si on donne la chance à un itinérant, il peut évoluer et s'en sortir. Pour cela, il faut continuer de financer les organismes communautaires, essentiels au bien-être des laissés-pour-compte. J'aime mieux travailler à *L'itinéraire* plutôt que de rester à la maison à manger des chips devant la télévision. Je ne gagne pas une fortune, mais mon salaire est propre et je suis fière de ce que je fais. Quand je reçois mon chèque, je sais que je l'ai gagné honnêtement et ça me redonne confiance en moi. Si je peux, par mes écrits dans le journal, contribuer à diffuser les idées d'une partie de la population trop souvent délaissée, je dirai : «Mission accomplie!»



## Que nous réserve 2013?

**RICHARD T.**

Camelot, métro Place-des-Arts

L'année 2012 en fut une difficile pour moi, surtout en ce qui a trait à la vente du magazine. Je me lève tous les matins avant 6 heures pour être à mon poste au métro, dès 7 heures. Pourtant, l'année dernière, j'avais vraiment de la difficulté à écouler mes magazines et peu de personnes me gratifiaient d'un sourire. Ça ne coûte pas cher, un sourire, et ça met du baume au cœur. J'espère donc que, cette année, mes ventes vont augmenter et je m'engage à être toujours fidèle au poste, avec ma bonne humeur. Vous ne pouvez pas savoir à quel point c'est gratifiant de jaser avec mes clients, de leur souhaiter une bonne journée et même parfois de les informer. Je suis aussi une grande oreille et je prends le temps d'écouter ma clientèle. Je l'aime ma clientèle! Heureusement, certains me le rendent bien et m'encouragent régulièrement à continuer. Ils me disent tout le temps «Ne lâche pas Richard» et c'est ce qui me fait persévérer.

À tous mes lecteurs et lectrices, je souhaite donc une excellente année 2013.



## Vivre sans télévision ni internet

**BENOIT CHARTIER**

Camelot, métro Radisson et IGA, métro Frontenac

J'ai l'impression de ne pas être de mon époque, mais par contre, j'écoute la radio et je lis des livres et les journaux gratuits du matin. J'entends et je prête surtout attention aux propos de mes clients et des gens de la rue qui discutent des événements de l'actualité. Par exemple, s'il y a eu 40 morts dans un attentat... une fois rendu dans la rue, ce sont plutôt 400 morts dont il est question. Le même phénomène se retrouve dans différents journaux et à la télévision, surtout en ce qui a trait aux nouvelles internationales. Qu'est-ce qui pousse ainsi les gens à l'exagération? Je ne suis pas certain de la réponse, mais j'ai une théorie. C'est comme le jeu du téléphone arabe où on chuchote une phrase à l'oreille du premier élève et, à la fin de la classe, la phrase a perdu tout son sens. C'est comme ça et on n'y peut rien, mais l'information s'en trouve donc faussée. Toute bonne information, à part le sensationnalisme, se doit d'être claire, objective, nette et précise, et sans préjugé. Cependant, ce phénomène existe depuis toujours. Anciennement, en politique ou dans n'importe quel domaine, on avait coutume de dire : «Parles-en en bien, parles-en en mal, mais parles-en.» Pour ma part, j'essaie d'écrire des textes le plus objectivement possible, mais quelquefois je choque ou je rallie les gens, selon la virulence ou l'émotion véhiculée par mes propos. Bon hiver à tous mes lecteurs et restez informés!



## Papillon

**MARIO**

Camelot

Il y a plusieurs années, on avait décidé de faire une randonnée sur une montagne. On était un groupe de six personnes, je marchais loin de mes compagnons, un peu en retard sur eux... Je me rappelle d'un oiseau qui se promenait d'un arbre à l'autre comme s'il me suivait, en gazouillant...

J'étais essoufflé, car en montant les pentes, je fumais des cigarettes. Après un grand effort, j'ai rattrapé mes collègues. J'étais l'avant-dernier du groupe quand j'ai entendu la voix de mon amie derrière moi crier : «Oh! Un papillon mort!» Alors, je me suis retourné en lui demandant de me passer le papillon, car curieux comme j'étais, je voulais le voir.

Elle a déposé le papillon sur la paume de ma main. Il avait l'air mort, évidemment, et moi pour faire une blague, j'ai lancé le papillon en l'air en disant : «Mais non, il n'est pas mort!» Et le papillon a pris son envol à ma grande surprise et est parti dans le ciel!

Quand je suis découragé, je pense à cette histoire et ça me donne du courage. Peut-être existe-il une force quelconque qui essaie de nous protéger?

Je vous souhaite à tous un bel hiver.



## Et la lumière fut!

**CYLVIE GINGRAS**  
Chroniqueuse de rue

Je suis tellement myope que sans lunettes, ce n'est pas une canne blanche dont j'ai besoin, mais d'un chien Mira. De plus, je suis presbyte et astigmate. Mais, enfin, j'ai mes nouvelles lunettes, et deux paires plutôt qu'une. Ça me fait drôle d'être capable de lire le nom des rues ainsi que les adresses : et la lumière fut!

J'ai fait affaire avec Philippe Rochette, le bonhomme à lunettes, l'opticien bien connu des organismes communautaires. Étant sur le «mal-être social» depuis quelques mois seulement, je n'étais pas admissible pour qu'on me paie mes lunettes. J'ai payé de ma poche et je n'aurais pas pu si j'avais fait affaire avec un bureau d'opticien régulier.

Être pauvre, c'est être dépouillé de sa dignité et je le sens quand, par exemple, je dois payer en plusieurs versements ce que je veux m'offrir. Avec le bonhomme à lunettes, le fait d'être sur le «mal-être social» joue en notre faveur parce qu'on peut s'offrir des lunettes pour seulement 20\$. Merci le bonhomme à lunettes, car maintenant, je vois plus loin que le bout de mon nez.

[www.bonhommealunettes.org](http://www.bonhommealunettes.org)



## Une meilleure année 2013

**RÉAL SENÉCAL**  
Camelot, rue Ontario

Après une année de corruption, d'élections et de problèmes environnementaux, il est temps d'envisager une année 2013 positive. Pour ma part, je me souhaite de vendre le plus de journaux possible, d'avoir des conversations enrichissantes avec mes clients et de rencontrer de nouvelles

personnes. J'espère conserver assez de santé, malgré mes 71 ans, pour pouvoir me rendre quotidiennement à mon point de vente.

En ce qui concerne la société en général, j'aimerais que les inégalités sociales s'estompent et que les gens vivent heureux, sans trop de problèmes financiers. Je voudrais également que cessent toutes les guerres dans le monde ainsi que l'exploitation des enfants. N'y a-t-il rien de plus triste qu'un enfant qui souffre de la faim et qui est obligé de se prostituer pour manger? Vous me trouvez peut-être naïf, mais je ne peux m'empêcher de penser qu'un jour, nous aurons une société juste et équitable pour tous.

À tous mes lecteurs et lectrices, je souhaite une année pleine de projets constructifs et valorisants.



## Paix dans mon cœur

**SERGE DUMONT**  
Camelot à l'angle des rues Saint-Denis et Marie-Anne (Renaud-Bray)

Chers lecteurs,

Je vous donne enfin de mes nouvelles. Mes amis, vous avez réussi à me redonner de la paix dans mon cœur par votre très grande générosité tant matérielle que

spirituelle. Je vois beaucoup de personnes passer devant le magasin et elles ont l'air à l'aise financièrement. Elles n'ont pas l'air perdues ou seules. Cela fait beaucoup pour moi. En moyenne, les gens sont gentils, ils pensent aux pauvres.

Merci beaucoup et à bientôt!



## Les «Rochelaga-Maisonneuve»

**KATTY D'AMOURS**  
Ex-camelot

Il y a environ trois ans, j'étais dans un *crackhouse*. Au moment où je fais ma *puff*, pas le temps de ramasser ma roche, j'ai pogné tout un *rush* : les policiers étaient là. Ils me disent : «Lève tes bras en l'air.» Je réponds : «Non, non, non, non! J'ai trop peur que tu me tires.» Moi pis mon

*rush*, pis mon casque de hockey, pis mes palpitations au cœur, on dit au policier : «Si ça court, tire, si ça tire, cours.» Là, tout le monde était sur un *rush*. Rochelaga-Maisonneuve, dorénavant, ne prendra plus de roches. En conclusion de cette histoire vécue, on était tous assis dehors avec les menottes dans le dos et ça a duré deux heures. Ils nous prenaient même en photo, c'était humiliant. On s'en est quand même bien sortis. Alors, selon mon expérience, ne retournez jamais dans un *crackhouse* et lâchez le *crack*. Je vous souhaite de vous en sortir. Bonne journée et gardez le sourire!



## Il était une fois

**MICHEL DESJARDINS**  
Camelot devant le magasin La Cordée (rue Sainte-Catherine Est)

Moi qui suis bien plus à l'aise devant La Cordée, à raconter des blagues à mes clients, qu'avec une plume, je tiens à vous dire que j'apprécie beaucoup votre fidélité et votre endurance à m'encourager à ne pas me décourager, et ce, depuis si longtemps. Je tiens à vous souhaiter à tous une bonne et heureuse année 2013!



## À quand des exemples pour la jeunesse?

**RÉAL LAMBERT**

Camelot, angles Mont-Royal/Papineau,  
De Lanaudière/Laurier et De Lanaudière/  
De Lorimier

Quand j'étais adolescent, dans les années 1960, il y avait des artistes qui chantaient avec cœur et savaient communiquer leurs états d'âme. Il y avait Gilbert Bécaud et Jacques Brel, de même que Guy Béart. «Jeunesse d'aujourd'hui» au Québec a fait connaître Pierre Lalonde, Michel Louvain, de même que Donald Lautrec.

Au hockey, il y avait aussi des gars comme Jean Béliveau, Maurice Richard, Henri Richard et Guy Lafleur : ils nous apportaient une fierté d'être Québécois, car ils étaient travailleurs et disciplinés et savaient quoi faire pour gagner des

matches. Aujourd'hui, je ne retrouve pas cela. Est-ce que la ligue nationale et le *show business*, dû aux avancées techniques et à la montée du prix des billets et des salaires, n'ont pas su garder la camaraderie qui animait le spectacle d'autrefois?

Aussi, la télévision nous apportait de bons moments et nous montrait le beau côté des Québécois et leur sens de l'humour. Nous avions des acteurs comme Olivier Guimond, Fernand Gignac et Gilles Latulippe. Nous avions aussi des émissions qui représentaient le folklore canadien. Aujourd'hui, la télé-réalité et les grosses productions américaines nous ont envahis et le voyeurisme et la violence avec beaucoup d'effets spéciaux ont remplacé cela. De plus, il y a beaucoup de commerciaux pour vendre des produits souvent non nécessaires et de piètre qualité. Quand verrons-nous un changement des producteurs pour que les idoles retrouvent leur noblesse et soient des exemples pour la jeunesse?



## Ça m'énerve!

**LINDA PELLETIER**

Réceptionniste à *L'itinéraire*

Quand je prends la peine de chercher un mot dans le dictionnaire et qu'il ne s'y trouve pas, ça m'énerve!

Pourquoi plusieurs auteurs contemporains se sentent-ils obligés d'employer des mots rarissimes qu'on est forcé de chercher dans le dictionnaire? Ils étalent leur culture à grandes couches de peinture et ça m'énerve!

Pourquoi faut-il que ça nous pique toujours à des endroits qu'on ne peut atteindre avec nos ongles? Ça m'énerve!

Les gens qui disent *si j'aurais*, qui se *marissent*, qui *tusent*, qui marchent à pied, qui connaissent des amis qui se couchent à minuit le soir, ça m'énerve!

Ceux qui les reprennent m'énervent encore plus, d'autant plus que j'en fais partie! Ça m'énerve!

Quand le voisin d'au-dessus marche sur des talons autour de minuit le soir, alors que j'aimerais bien dormir et me lever avant midi le jour, ça m'énerve!

Les personnes qui marchent en se traînant les pieds comme s'ils traînaient un sac de ciment sur les épaules, ça m'énerve!

Je déteste les pubs en général, mais ce qui me tanne encore plus, c'est quand passe toujours la même pub, alors que le rabais du produit qu'on annonce est périmé. Ça m'énerve!

Les gens qui sapent en mangeant, ça m'énerve!

Quand mon interlocuteur a sans arrêt une objection à chacune de mes phrases, oui mais, oui mais, ça m'énerve!

Quand je rencontre quelqu'un sur le trottoir et que je me déplace vers la droite pour laisser passer la personne, que celle-ci fait de même, alors je m'enligne vers la gauche ainsi fait l'autre, voulez-vous danser? Ça m'énerve!

Et vous, qu'est-ce qui vous énerve?

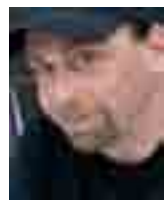


.....  
**Au lieu d'accumuler inutilement des points pour un malaxeur, vous pourriez assurer la sécurité d'un défenseur des droits humains.** La carte **VISA Desjardins Amnistie internationale.** La seule carte qui sert de vrais intérêts.

Demandez cette carte via [amnistie.ca/visa](http://amnistie.ca/visa) |

**AMNISTIE  
INTERNATIONALE**





FRANCK LAMBERT  
Chroniqueur de rue

# SORTIR GUÉRI DE MON HÔPITAL ÉMOTIF



**J'ai horreur de ça quand je suis dans un état lamentable. La débarque est dure à supporter dans cette situation. Je mords la poussière. J'en ai tellement marre que j'ai seulement envie de tout laisser tomber malgré mes efforts. Je déteste me retrouver au fond du tunnel sans voir la lumière au bout. Il m'est difficile de gérer le tout sans tomber dans l'abîme du désespoir. La tentation de l'autodestruction est très présente et très néfaste quand elle gagne. Et pourtant, c'est une situation qu'on retrouve partout dans notre société, peu importe les couches sociales. J'ignore la réaction des autres personnes sur ce sujet épineux. Leur manière de s'en sortir diffère de la mienne. Pour ma part, je veux parler de ma santé mentale, qui me joue souvent des tours pénibles.**

C'est l'histoire de ma vie depuis longtemps. En effet, mon moral et ma santé mentale fluctuent souvent et rapidement. Et c'est difficile à supporter quand mon état morose perdure. J'ai un suivi médical avec médication. J'en suis rendu à un point où c'est nécessaire pour mon équilibre mental. Mon passé familial pèse très lourd. En effet, je réalise qu'il n'y avait pas d'échanges dans mon enfance. Je n'avais pas appris à communiquer quand j'étais jeune. C'était presque la loi de l'omerta. Je n'avais pas la chance de m'exprimer ouvertement,

car l'atmosphère n'était pas propice au dialogue. Par conséquent, j'ai certaines difficultés à être à l'aise avec les gens et à entamer des conversations constructives. Je fais aussi le constat que je refoulais mes sentiments et mes émotions. Je suis quand même sain d'esprit malgré mes lacunes émotives et mentales. Je commence à en être conscient et je tente de corriger le tir au fur et à mesure que je développe ma maturité affective. Je dois être prêt afin d'effectuer les changements qui s'imposent.

Mes expériences de travail m'ont aussi grandement affecté. Notamment, j'avais beaucoup de difficulté à travailler en équipe, à savoir comment bien me comporter avec mes collègues et à avoir une certaine retenue avec les gens. Je manquais d'expérience et j'étais inconscient. Ce qui m'a amené à être en conflit avec certaines personnes. Je ne pensais pas encore que ma condition mentale avait un lien avec tout cela. J'ai donc eu des périodes de questionnements et de dépression. La perte de mes emplois m'a aussi grandement affecté au point que je devais me débattre pour survivre. L'insécurité financière qui en a découlé m'a poussé à une pénible instabilité affective et mentale. Je doutais beaucoup de mon avenir. Ce sont le recul et mes expériences qui me permettent de comprendre aujourd'hui ce que j'étais alors et comment je suis actuellement. ►

Mon insécurité et mon manque de confiance sont tellement ancrés en moi que je doute souvent de mes capacités et de mes qualités. C'est particulièrement évident lors de mes entrevues d'embauche. Je suis si habitué à être dans un état de morosité et de doute que je ne réussis pas à me mettre en valeur. Je me dévalorise en dévoilant davantage mes faiblesses que mes qualités. Je suis souvent sur la défensive et je reçois régulièrement des commentaires négatifs. Je doute de mes qualités, même lorsque les gens me disent que j'ai du talent ou qu'ils remarquent mes bons côtés. Il m'arrive de ressentir que je suis le dernier à y croire. Je commence à peine à reconnaître que j'ai des forces en moi. Actuellement, je n'ose pas passer des entrevues d'emploi, car je me sens encore d'humeur instable et ma santé mentale est fragile. J'ai encore beaucoup de sable dépressif dans ma bouche émotive.

En 1993, je suis retourné aux études car j'avais mieux ciblé le domaine dans lequel je voulais étudier. J'étais motivé et décidé. J'avais choisi un champ d'études qui me convenait. J'ai eu des hauts et des bas durant cette période scolaire. J'ai eu autant de bonnes périodes où tout allait bien que de mauvaises, où j'ai dû ramer quand j'étais incertain de pouvoir payer mon loyer. Je me souviens très bien du mois d'août 1995 quand je n'avais plus d'emploi au début de ma session d'études. J'ai tenté de me raccrocher à mes cours malgré

le mal à l'âme. J'ai aussi été victime d'un vol qualifié chez moi durant mon sommeil. J'ai eu peur d'y laisser la vie. Je suis chanceux de m'en être sorti avec seulement des bleus aux yeux. J'ai poursuivi mon parcours scolaire par la suite avec les conséquences de mon impuissance et de mes difficultés dans mes relations avec les autres. J'ai obtenu mon diplôme en 2001. Une fierté pour moi à l'époque!

Je dois aussi reconnaître que j'ai eu de bons moments dans ma vie. Comme trouver un nouvel emploi, recevoir de bonnes nouvelles ou me sentir fier de mes bons coups. Ma vie est ainsi faite. Le côté positif est relativement présent. Je vis ainsi des périodes heureuses où je saute de joie. En quoi cela peut-il m'affecter quand les gens me regardent d'un drôle d'air quand je suis joyeux? Je ne m'en fais aucunement. Ils sont peut-être jaloux de mon sourire, qui sait? Je ne suis pas dans leur tête.

Je conclus de tout cela que je déteste avoir des périodes noires dans ma vie. Je n'essaie pas toujours de comprendre les motifs de ces moments pénibles. Mais je sais que je passerai au travers en prenant le temps et les moyens pour remonter la pente émotive. Je choisis de vivre dans ma propre peau. Je fais donc bien de me préoccuper de ma santé mentale et de tenter de m'améliorer au quotidien. Je dois pour cela me détacher des problèmes des autres tout

en me concentrant sur ma situation. Je prends les dispositions nécessaires quand je suis dans une période sombre de ma vie. Même si je suis une montagne russe émotionnelle, je me dois d'utiliser mon énergie créative pour faire disparaître mon marasme négatif. Je garde l'esprit ouvert afin de changer les choses que je peux dans mon environnement immédiat. Et la vie se chargera d'aplanir les difficultés. Je dois d'abord prendre soin de moi et de ma santé mentale, tout en puisant dans les ressources utiles à mon mieux-être dans ma vie actuelle. Je commence à mieux me connaître et à investir dans mon rétablissement. J'ai hâte au moment où mes idées noires et mon état dépressif seront derrière moi. Je veux devenir heureux dans ma vie. Je prends actuellement les moyens nécessaires pour que mon rêve devienne réalité. Et j'ai les ressources pour le faire ; je les saisis à pleines mains. Que la force soit avec moi! Je suis le *Jedi* qui terrassera le *Darth Vader* obscur. Je suis aussi le boxeur qui refuse de raccrocher ses gants malgré ses blessures intérieures. Je suis passé des soins intensifs à la salle de réveil. Je sortirai de mon hôpital émotif afin de jouir pleinement de ma vie. C'est en pratiquant que je vais m'améliorer. Et en rencontrant les bonnes personnes sur ma route. Mon chemin de croix est long et fastidieux mais je serai vainqueur. Hourra pour un avenir meilleur! ●



## T-SHIRTS À L'EFFIGIE DE PABLO ESCOBAR

Presque deux décennies après la mort du baron de la drogue, le Colombien Pablo Escobar, son fils aîné est aujourd'hui parti à la conquête du marché mexicain avec une ligne de vêtements à l'effigie de son père. Les t-shirts tendance de Sebastian Marroquin se vendent comme des petits pains dans les États mexicains les plus touchés par la sanglante guerre contre le trafic de drogues.

Au Mexique, la violence liée aux drogues a fait environ 60 000 morts au cours des six dernières années. Les analystes préviennent que la popularité de la ligne de vêtements «Escobar-Hena» ne fera tout simplement que renforcer la fascination, déjà bien présente chez les jeunes Mexicains, pour les symboles liés au monde des cartels, tels les feuilles de marijuana et les AK-47.

Les t-shirts arborent des photos du patron du cartel de Medellin, qui inonda le monde de cocaïne avant d'être abattu en 1993. Leur prix oscille entre 65 et 95 dollars, ce qui représente une petite fortune pour un pays où la moitié de la population vit sous le seuil de pauvreté.

(Source : Reuters)

## 1 UN THÉÂTRE POLONAIS BRAQUE LES PROJECTEURS SUR LES SANS-ABRI

Un nouveau théâtre polonais offre aux sans-abri et aux chômeurs de Varsovie — ainsi qu'à quelques vendeurs du journal de rue local WSPAK — la chance de se retrouver sous les feux de la rampe.

Le programme offert aux sans-abri et aux vendeurs de journaux de rue à Varsovie a été lancé par Gregory Bands, un étudiant de l'École des hautes études en sciences sociales. Afin de finaliser la mise en scène de la pièce (dont la ligne directrice est celle des relations entre les sans-abri), des ateliers ont été organisés.

Les participants auront l'opportunité de s'exprimer, de se libérer d'émotions refoulées et d'apprendre de nouvelles méthodes pour faire face à leur situation. Il est communément admis que jouer la comédie «offre une coupure avec le quotidien» et «donne la possibilité de transmettre une certaine part de vérité à propos de sa propre vie».

Marzena Kaminska, une psychologue travaillant dans un centre d'accueil pour sans-abri à Varsovie, estime que le projet pourra aussi aider à mettre fin aux stéréotypes profondément ancrés dans la société sur l'itinérance et offrir aux participants une espèce de catharsis qui leur permettra de voir leur situation d'un nouvel œil.

(Source : WSPAK)

## AU MALAWI, L'EXPLOITATION DES TRAVAILLEURS DU TABAC PEUT ÊTRE ÉVITÉE

À ce jour, des familles entières d'ouvriers sont impitoyablement exploitées par des propriétaires de plantations de tabac dans les villes de Lilongwe, Mchinji et Mzimba au Malawi. Depuis 1995, une loi sur le travail qui pourrait protéger les travailleurs contre les abus qu'ils subissent a été retardée à plusieurs reprises par le parlement.

L'une des ouvrières, Dolophina Manguluza, affirme qu'ils n'ont pas accès aux médicaments, à l'eau potable, au logement, au transport, au congé maternité ou encore à la gratification de décès. «Ce n'est pas une exagération quand nous disons que nous n'avons rien. Il n'y a absolument pas de nourriture dans la maison, nos enfants sont toujours tout nus et ont souvent l'estomac vide». Elle ajoute qu'avec un manque d'agents de santé qualifiés, de nombreuses femmes et enfants meurent de complications survenues durant l'accouchement.

Sans la législation nécessaire, les travailleurs restent impuissants et à la merci des propriétaires de plantations. Comme le souligne Manguluza: «Nous continuons à vivre dans un donjon de pauvreté et pour tout le travail que nous faisons, nous ne recevons rien».

(Source: The Big Issue Malawi)



PHOTO : THE BIG ISSUE MALAWI



# LES SUBVENTIONS AUX ÉNERGIES FOSSILES : UNE SITUATION INTOLÉRABLE

GILLES BOURQUE

**Depuis le début de leur exploitation, les énergies fossiles ont, à un moment ou à un autre, profité de l'aide publique. Mais depuis quelques années, avec un accès de plus en plus difficile aux nouvelles sources d'approvisionnement, on voit certains pays producteurs de pétrole admettre l'idée que le développement de l'industrie implique une aide fiscale généreuse pour éviter la perte graduelle de compétitivité de ces ressources par rapport aux énergies propres.**

Le Canada fait partie de ces pays. Les dépenses fiscales du pays en faveur des énergies fossiles sont principalement réalisées par le fédéral et les provinces productrices. Pour 2008 seulement, elles représentaient un montant de 2,84 milliards de dollars. La part la plus importante provient du gouvernement fédéral (1,4 milliard de dollars), pour des dépenses liées principalement au soutien de l'industrie des sables bitumineux de l'Alberta. Puisque le Québec représente 23% de la population canadienne, on peut donc conclure que les Québécois ont contribué, en 2008, à hauteur de 320 millions de dollars à ces dépenses fiscales. Dans la mesure où on prévoit multiplier par deux la production pétrolière dérivée des sables bitumineux d'ici 2020, les spécialistes prévoient que le coût de ces dépenses fiscales doublera d'ici cette date. On peut donc estimer que la contribution des Québécois atteindra 640 millions de dollars en 2020. Si l'on fait l'hypothèse

d'une croissance linéaire de ces subventions, le coût fiscal total s'élèverait à plus de 5 milliards de dollars pour les Québécois pour l'ensemble de la période 2008-2020.

Mais les pays producteurs ne sont pas les seuls à soutenir financièrement l'utilisation des énergies fossiles. En France, on estime que, chaque année, les soutiens publics liés à la consommation d'énergies fossiles représentent jusqu'à 33 milliards d'euros! Récemment, dans le cadre de la politique de réduction des dépenses du nouveau gouvernement socialiste, des associations de protection de l'environnement et plus de 50 économistes proposaient justement de revoir à la baisse ces dépenses. Il faut savoir que la Commission européenne elle-même encourage les États membres de l'Union européenne à abandonner ces subventions.

Au niveau international, les énergies sales seraient, dans certains pays, davantage soutenues financièrement que les énergies

renouvelables. Selon les chiffres de l'Agence internationale de l'énergie (AIE), ce serait près de 500 milliards de dollars qui auraient été dépensés pour soutenir les énergies fossiles dans le monde en 2010, principalement dans les pays de l'Est et du Sud, contre moins de 66 milliards de dollars pour les énergies renouvelables. Il faut cependant préciser que les subventions à la production d'énergies fossiles (comme celles mentionnées plus haut pour les sables bitumineux) représentaient un total de 100 milliards de dollars, le reste étant plutôt des subventions à la consommation (pour les populations les plus pauvres). Mais seulement une fraction de ces dernières subventions iraient réellement aux plus pauvres. L'AIE note que la tendance des dépenses fiscales en faveur des énergies fossiles serait à la baisse. Ce ne serait pas étranger au fait que, lors de la Conférence des parties à la Convention sur la diversité biologique à Nagoya en 2010, la suppression des subventions néfastes était une priorité pour lutter contre l'érosion de la biodiversité. Les efforts de la communauté internationale et des organisations de la société civile auraient donc des résultats. Mais pas au Canada semble-t-il! ●



MANON GRAVEL,  
CAMELOT À L'ITINÉRAIRE, EST  
DÉCÉDÉE LE 5 NOVEMBRE 2012.

(PHOTO : PIERRE-LUC DAoust)

## Salut Manon

Le 5 novembre 2012, Manon Gravel est décédée à l'âge de 51 ans. La belle Manon, toujours coquette, vendait *L'itinéraire* depuis les tout débuts. Ces derniers temps, Manon rencontrait ses clients dans le quartier Centre-Sud, plus précisément devant le Pharmaprix situé à l'angle des rues Champlain et Ontario. Manon ne l'a pas eu facile dans sa vie, comme en témoigne le camelot Gabriel Bissonnette dans cette page. Native de Joliette, Manon était maman d'une jeune femme de 30 ans et grand-mère de deux petits enfants.

(La rédaction)



PHOTO: ALEX PAILLON

## Comme une guerrière

L'indomptable et infatigable Manon Gravel. Je connaissais Manon depuis 20 ans. Cette battante, qui se faisait battre plus souvent qu'à son tour par ses amis de cœur, se relevait toujours pour se battre cette fois-ci contre sa maladie mentale. Notre grande malade ne baissait jamais les bras contre les préjugés face à sa maladie et ses problèmes de consommation. Cette héroïne, qui échouait souvent dans ses tentatives d'arrêter de consommer, ne lâchait pourtant jamais. À chaque fois qu'elle tombait, elle se relevait et ça, à tout coup. Elle reprenait toujours là où elle avait laissé. Sa vie était un combat de tous les jours. Ce que je me rappelle de cette femme, c'est qu'elle était une femme généreuse et joyeuse qui aimait la douceur... mais qui recevait de la violence! Une grande qualité de cette femme vaillante était la débrouillardise : elle était capable de se sortir de toutes ses difficultés, peu importe les problèmes qui se présentaient devant elle. Manon était courageuse. Fonceuse jusqu'à la dernière seconde de sa vie comme une guerrière sur un champ de bataille.

(Gabriel Bissonnette)



					2	8	7	6
6		3		5				
	8						1	
7	3			9		1		
			4	8	7			3
	5							9
1	9		6		3			
		2	1	4		6		

**NIVEAU DE DIFFICULTÉ : MOYEN**

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

NOTRE LOGICIEL DE SUDOKUS EST MAINTENANT DISPONIBLE.

10 000 sudokus inédits de 4 niveaux par notre expert, Fabien Savary. En vente exclusivement sur notre site.

WWW.LES-MORDUS.COM

Jeu réalisé par Ludipresse

info@les-mordus.com

1	3	2	6	7	8	5	6	4
8	6	9	5	4	1	2	7	3
7	5	4	3	2	9	8	6	1
9	4	7	1	3	2	6	5	8
3	9	5	7	8	4	1	2	6
2	8	1	9	6	5	4	3	7
5	1	3	4	9	6	7	8	2
4	2	9	8	5	7	3	1	6
6	7	9	1	2	3	4	9	5

**SOLIDARITÉ DANS LE MÉTRO**

# Les deux font la paire

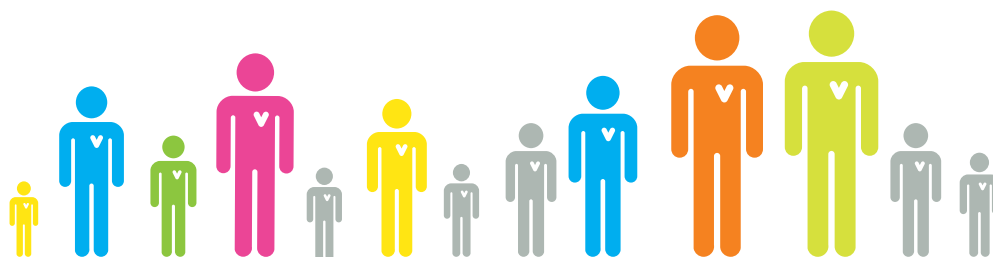
C'est aux stations de métro Place St-Henri et La Salle que Diane Gariépy et Gaëtan Vaillancourt vendent *L'itinéraire*. «On travaille ensemble parce que c'est plus le *fun*», raconte Gaëtan en lançant un regard à Diane. Pour elle, c'est aussi une question de sécurité. «C'est rassurant d'avoir un homme avec soi lorsqu'un passant est menaçant», lance-t-elle. Vendant *L'itinéraire* ensemble depuis près de sept mois, ils confirment qu'un c'est bien, mais deux c'est mieux.

La complicité qui s'est établie entre les deux camelots s'étend aux employés de la STM. Témoins du quotidien du métro, ils

voient fréquemment les petits méfaits de certains utilisateurs. Il y a deux semaines, Diane et Gaëtan ont vu un travailleur de la STM éprouver des problèmes avec des individus qui sautaient par-dessus les tourniquets pour ne pas avoir à payer leur passage. Solidaires des employés de la station, ils sont allés raconter l'incident à un garde de sécurité. «Les personnes en question ont été retrouvées», assure Gaëtan. ●

(VANESSA HÉBERT)





# JOIGNEZ VOTRE VOIX

et contribuez à l'essor du transport collectif

Partagez votre opinion en devenant membre de **Ma voix ma STM** et courez la chance de gagner des prix en argent.

Inscrivez-vous dès aujourd'hui

[stm.info/mavoix](http://stm.info/mavoix)



MOUVEMENT COLLECTIF





KEURIG CHOISISSEZ. INFUSEZ. SAVOUREZ.™

Savourez les  
petits plaisirs  
d'un grand café



Offrez à vos collègues et clients une vaste gamme de cafés gourmets, frais et chocolat chaud — infusés à la perfection avec une cafetière révolutionnaire de Keurig.



DÉCOUVREZ NOTRE GRANDE VARIÉTÉ

1-866-881-2233 • VanHoutte.com